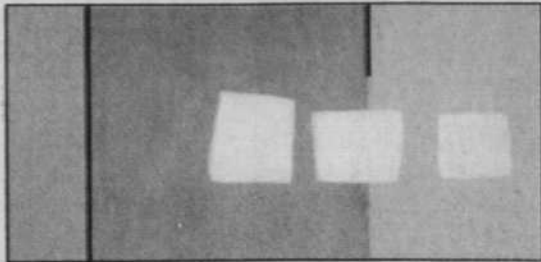


DE VISU

Yves Gaucher
tel qu'en lui-même
Page E 6



CINÉMA

Une étonnante rencontre
Page E 10

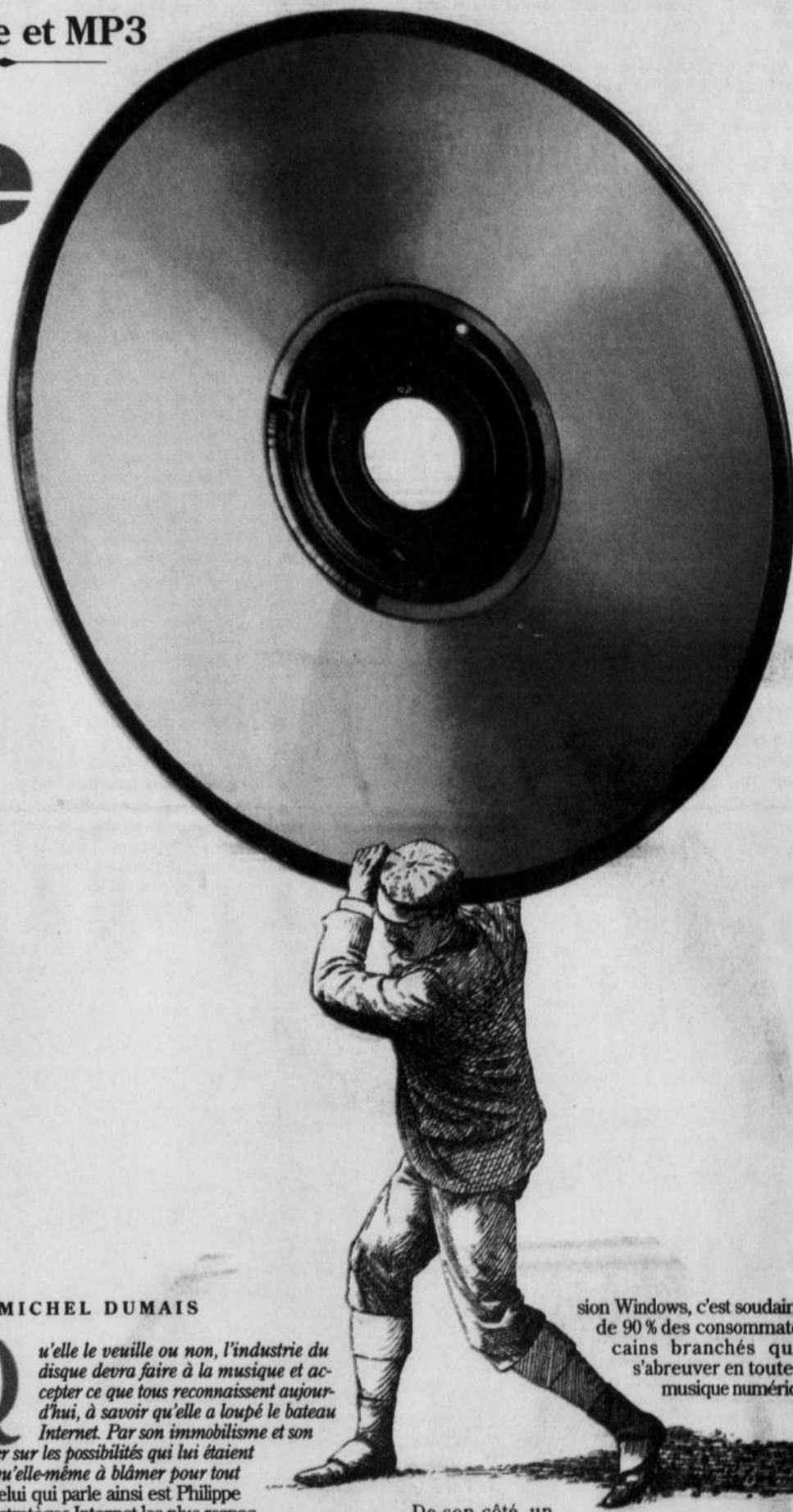
LE DEVOIR

CULTURE

Piratage et MP3

L'industrie n'a qu'elle-même à blâmer

À l'aube de ses 25 ans, l'ADISQ lance un cri d'alarme : «Le piratage de la musique représente une menace pour notre industrie». Trop peu, mais surtout trop tard. L'échange de fichiers numérisés n'est plus une menace, mais un fait accompli. Malgré les avertissements, qui sont venus dès 1995, l'industrie du disque doit faire le constat qu'elle a loupé totalement le navire et qu'elle seule est responsable de ce qui lui arrive.



La manière tribale

Pour survivre au «séisme qui secoue l'industrie du disque», tel que décrit la semaine dernière en conférence de presse par la directrice générale de l'ADISQ, il n'y a pas, du côté de La Compagnie Larivée Cabot Champagne/La Tribu, trente-six moyens: c'est spectacle après spectacle qu'on fidélise et responsabilise un public.

SYLVAIN CORMIER

On est lundi, au gala hors d'ondes de l'ADISQ. Stephen Faulkner est excité. Pas à cause de son album *Capturé vivant*, en nomination pour la pochette de l'année (c'est celle de *Volodia*, l'album d'Yves Desrosiers, qui l'a emporté). Faulkner est toujours excité. Chien fou. Mais en plus, cette année, il est content. Lui qui n'est jamais content nulle part, râleur professionnel. «Alors, *La Tribu*, c'est la bonne place?», lui envoie-t-on, certain de la réponse. Il s'exclame: «C'est la seule place!»

Je relaie le cri du cœur à Claude Larivée. Dont la bouille de boxeur se fend d'un sourire gagnant. «Si un gars comme Faulkner est bien ici, c'est peut-être parce que nous autres, on est bien avec un gars comme Faulkner.» Pause. «On aime la musique comme lui, mais on n'est pas des délinquants. En plus, on est calmes...» Et de s'esclaffer ce

grand gaillard à gueule de videur de club qui dirige La Compagnie Larivée Cabot Champagne — et l'étiquette de disques La Tribu — en compagnie de la Champagne (Marie-Christine) et du Cabot (Luc). J'écris «videur de club» exprès: il était portier à ses débuts, au Café Campus de l'ère mythique dans Côte-des-Neiges. Marie-Christine y était serveuse, Luc, le coordonnateur de la coopérative. «Maniaques de musique, toute la gang...», évoque Larivée. «Trois mois après mon entrée au Campus, je faisais de la programmation. Marie-Christine a vite été promue aux relations de presse.»

Quelque seize ans plus tard, le trio devenu tribu est le véritable *success story* de l'industrie du disque et du spectacle de chez nous. Fallait entendre la claue, lundi, à chaque mention de La Compagnie, redoublée à chacun des quatre Félix remportés. Pour un peu, on parlerait des fondations d'un petit empire. Larivée rigole. «Nous autres, on ne sent pas qu'on est plus gros. Oui, il y a une démarche de croissance, mais c'est pas plein d'employés qui attendent les ordres du patron ou qui courent comme des poules pas de tête. C'est encore Marie-Christine et moi, et Suzie, et la gang. On s'y retrouve, et les artistes s'y retrouvent.» Et pas n'importe quels artistes: à l'enseigne de La Tribu enregistrent les champions d'une «chanson folk éclatée» (dit Larivée), à la fois moderne et enracinée, un Faulkner, un Michel Faubert avec ou sans Les Charbonniers de l'enfer, un Urbain Desbois, un Martin Léon, Les Cowboys Fringants, l'inclassable groupe WD-40, le tout aussi indescriptible Jérôme Minière et, depuis peu, les vétérans Robert Charlebois et Louise Forestier (s'ajoutent bientôt les McGarigle). Au Cabaret Music Hall qu'ils gèrent et programment sur la main (attention au Musée Juste pour rire), la proposition est encore plus large: cela va des fameuses soirées «C'est extra» (le

MICHEL DUMAIS

«**Q**u'elle le veuille ou non, l'industrie du disque devra faire à la musique et accepter ce que tous reconnaissent aujourd'hui, à savoir qu'elle a loupé le bateau Internet. Par son immobilisme et son refus de capitaliser sur les possibilités qui lui étaient offertes, elle n'a qu'elle-même à blâmer pour tout ce qui arrive.» Celui qui parle ainsi est Philippe Le Roux, un des stratèges Internet les plus respectés au Québec. «Les majors savaient très bien ce qui s'en venait. Qu'on ne vienne pas me faire pleurer et, surtout, qu'elle cesse de traiter de voleurs et de pirates sa clientèle, car il y a de fortes chances, au moment où une voie de rechange se met lentement en place, que celle-ci déserte le bateau à tout jamais.»

1995. Le président et chef de la direction de la société Real Networks, Rob Glasier, tout comme plusieurs autres visionnaires Internet, fait part de son inquiétude aux principaux dirigeants de l'industrie du disque. Des bouleversements d'envergure sont à prévoir. Si rien n'était fait, cette industrie aurait à payer fort cher son immobilisme. Comment réagit l'industrie du disque? En ne faisant absolument rien.

1999. Shawn Fanning, un jeune étudiant américain de 19 ans, lance le logiciel Napster. Un an et demi plus tard, devant les poursuites intentées par l'industrie du disque, Fanning est obligé de mettre fin aux activités de Napster, non sans avoir déclenché une véritable révolution: il est possible d'échanger des fichiers numérisés sur Internet. Plusieurs observateurs du milieu plaident pour que l'industrie reprenne à son compte ce nouveau mode d'acquisition et d'échange. Que fait l'industrie? Rien. Sauf des procès.

Quatre ans plus tard, avec les Kazaa, LimeWire et *tutti quanti* qui ont repris le flambeau de Napster, force est de constater que, en bloquant tous les projets de mise en marché de la musique numérisée, l'industrie du disque s'est tirée elle-même dans le pied. «Et pourtant», déclare Philippe Le Roux, les consommateurs avaient envoyé un message très clair à l'industrie. Un nouveau paradigme se mettait en place. Ils étaient prêts à acquiescer et à consommer de la musique numérisée. La demande était là, il suffisait de fournir l'offre. Si l'industrie avait réagi promptement, l'échange illégal de fichiers numérisés, tout comme le piratage de logiciels, serait devenu marginal.

Une solution à l'horizon

Aujourd'hui, comble d'ironie, c'est d'un fabricant d'ordinateurs, Apple, et non pas de l'industrie du disque, que semble venir la solution. Depuis quelques mois à peine, le service de vente en ligne iTunes Music Store a vendu plus de 14 millions de fichiers numérisés. Et avec l'introduction, cette semaine, de la ver-

sion Windows, c'est soudainement près de 90% des consommateurs américains branchés qui peuvent s'abreuver en toute légalité de musique numérique.

De son côté, un autre acteur de l'industrie du logiciel, Roxio, se prépare à faire renaître Napster. Bref, il semble qu'un nouveau segment de l'industrie se mette en place. Cependant, ceux qui contrôleront ce marché ne seront pas les majors, mais des firmes informatiques.

«Les majors savaient très bien ce qui s'en venait»

Mais qu'en est-il des artistes d'ici? *Puretracks.com*, un guichet virtuel canadien de vente de musique à la pièce, comme iTunes l'est, vient d'être lancé. On y retrouve plusieurs artistes du Québec. Mais les chances de voir un Richard Séguin ou un Richard Desjardins, en lieu et place d'une Céline Dion ou un quelconque rappeur américain en page d'accueil du service iTunes, nous n'en serions pas là aujourd'hui. Mais tout n'est pas perdu, de dire Le Roux. «L'industrie a de 15 à 18 mois devant elle pour inventer et lancer avec succès un projet qui permettra aux producteurs de demeurer «sur la mappe». Passé cette période, c'est «game over».

Après tout, si l'ADISQ s'était donné la peine de profiter des occasions offertes par le fonds de l'authoroute de l'information du gouvernement du Québec pour élaborer un véritable projet de commercialisation et de mise en marché de ses artistes, nous n'en serions pas là aujourd'hui. Mais tout n'est pas perdu, de dire Le Roux. «L'industrie a de 15 à 18 mois devant elle pour inventer et lancer avec succès un projet qui permettra aux producteurs de demeurer «sur la mappe». Passé cette période, c'est «game over».

Or, alors que l'année 2004 se pointe le bout du nez et que de nombreuses études affirment que, à moins de changer complètement son modèle d'affaires, l'industrie s'apprête à vivre une crise encore plus grave, quelles sont les solutions préconisées par l'ADISQ? De traiter ses clients de voleurs et de pirates, des clients qui, incidemment, se situent dans tous les groupes d'âge et non plus dans la tranche des 15-25. Car ce n'est pas fiston qui



Festival du Monde Arabe de Montréal

4^e édition - du 30 octobre au 16 novembre 2003

La culture arabe



En première mondiale

LES DERVICHES TOURNEURS d'Alep et Les CHANTEURS GRÉGORIENS de la Schola Saint-Gregoire de Montréal



En première mondiale, dans la grande salle du théâtre St-Denis, l'Orient et l'Occident se retrouvent à l'apogée de leurs spiritualités...

présente un véritable dialogue artistique et spirituel entre les fameux Derviches Tourneurs d'Alep (Syrie) et les chanteurs grégoriens de la Schola Saint-Gregoire (Montréal)...

Dimanche 9 novembre 2003 à 19h00 Théâtre Saint-Denis, 1594 St-Denis

dévoilée...



La diva de la chanson arabe

MAJIDA EL-ROUMI

Le Festival du Monde Arabe de Montréal présente la diva de la chanson arabe Majida El-Roumi à la salle Wilfrid Pelletier...

Artiste passionnée et engagée, nourrie par une musique mystique toujours renouvelée...

Dimanche 16 novembre 2003 à 19h Salle Wilfrid Pelletier - Place des Arts

Art de la scène



Hassan El Hadi, Hassan Mohamed Mirsal, Ahmed Mohamed Yousef et Hassan Hakmouin dans

MAGIE D'ORIENT

Dimanche 2 novembre 2003 à 20h30 Théâtre Corona - 2490, Notre-Dame O.



Motaz Kabbanj dans

L'ŒIL ET LA NUIT

Vendredi 31 Octobre 2003 à 20h00 Salle Pierre-Mercure - 300, De Maisonneuve Ouest



L'ensemble Zeugma dans Myrthe et Miroir

Mardi 4 novembre 2003 à 18h Bibliothèque Nationale - 1700 St-Denis



Kiya et Ziya Tabassian dans Création et improvisation musicales dans les traditions orales

Jeu 13 novembre 2003 à 18h Bibliothèque Nationale - 1700 St-Denis



L'ensemble Constantinople, l'ensemble EnChordais, Chada Shbeir, Iman Homsy et Bassam Saba dans

CARREFOUR DE LA MEDITERRANEE



Omar Aktouf Le face-à-face Nord-Sud : la mondialisation aujourd'hui

Lundi 10 novembre 2003 à 18h Bibliothèque Nationale - 1700 St-Denis

Jeu 30 octobre 2003 à 20h Salle Pierre-Mercure - 300, De Maisonneuve Ouest

Salon de la culture

En ouverture du Salon de la culture



Wahid Moussad Samedi 1er novembre 2003 à 18h Bibliothèque Nationale - 1700 St-Denis

Guy Ménard, Jean-René Milot et Jean-Pierre Noisieux

La rencontre des Sacrés



Mercredi 5 novembre 2003 à 18h Bibliothèque Nationale - 1700 St-Denis



Zied Touati et Elkhana Talbi dans

À MI-CHEMIN

13, 14 et 15 novembre 2003 à 20h Centre d'Essai, Université de Montréal



Tahar Ben Jelloun Rencontre spéciale avec le Prix Goncourt animée par Eric Brogniet

Vendredi 14 novembre 2003 à 18h Bibliothèque Nationale - 1700 St-Denis



Zehira Berfas Houfani, Victor Teboul et Sami Aoun

La culture arabe entre diversité et monolithisme



Samedi 8 novembre 2003 à 18h Bibliothèque Nationale - 1700 St-Denis



Sylvia Balassanian dans

FEMME NOMADE

Samedi 8 novembre 2003 à 20h Théâtre Corona - 2490, Notre-Dame O.



Route 181, Fragments d'un voyage en Palestine

Michel Khleif et Eyal Sivan

Dimanche 16 Novembre 2003, journée-colloque à partir de 10h Université Concordia



Rachad Antonius et Qussai Samak

Face-à-face avec soi

Mercredi 12 novembre 2003 à 18h Bibliothèque Nationale - 1700 St-Denis



Lynda Thalie et ses invités Michel Rivard, Marie-Denise Pelletier, Luc de Larochellière, Karim de Syncop et Rabah de Latitude Nord

dans VOIX CROISEES

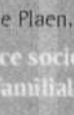
Mercredi 5 novembre 2003 à 20h Théâtre Corona, 2490, Notre-Dame O.



Soltan

Quel âge fait-il ?

Vendredi 7 novembre 2003 à 18h Bibliothèque Nationale - 1700 St-Denis



Bachir Benkfat Les grands moments de la musique arabo-andalouse

Jeu 6 novembre 2003 à 18h Bibliothèque Nationale - 1700 St-Denis



Zohra dans

AIRS ANDALOUS

Dimanche 2 novembre 2003 à 18h Théâtre Corona - 2490, Notre-Dame O.



Jean-Philippe Altenloh dans Crime magistral ou l'homme descend du songe

Dimanche 2 novembre 2003 à 18h Bibliothèque Nationale - 1700 St-Denis



Les contes traditionnels arabes

Contes en français et en anglais Dimanche 9 novembre 2003 à 16h Bibliothèque Nationale - 1700 St-Denis



Christine Atallah dans

ESCAPADES DE NUIT

Samedi 1er novembre 2003 à 20h Théâtre Corona - 2490, Notre-Dame O.



L'ensemble oriental Aghanina

PRÈS DU CIEL

Samedi 15 novembre 2003 à 20h Maison de la Culture - Ahuntsic, 10300, La jeunesse



Exposition collective Monib Said (Iraq), Wasso Salame (Liban), Uffi Roubini, Ava Khair, Neyla Darwich et Sara Shamma (Syrie)

Du 30 octobre au 13 novembre 2003 Galerie Grange, 2155 rue Crescent



Caravane dans

DESTINATION ANDALOUSIE

Mercredi 12 novembre 2003 à 20h Théâtre Corona - 2490, Notre-Dame O.



Thierry Dutoit et Catherine Decrolier dans Joconde jusqu'à cent

Mardi 11 novembre 2003 à 18h Bibliothèque Nationale - 1700 St-Denis

Info fma : (514) 747-0000

www.festivalarabe.com

info@festivalarabe.com

Cinéma

- NOCES EN GALILEE NASOOT LE PAYS DE BLANCHE PETRA, le silence rouge SCHÉHÉRAZADE HAMMAM LE YEMEN AUX MILLE FACETTES A HOSPITAL FOR THE KING OF THE SKIES RIVES D'EXIL LE HAREM DE MADAME OSMANE AL FEJ (LA NUIT) IRAK 1980 CLANDESTINS JEAN-FARIS HEREMASANO (En attendant le bonheur) FES, Promenade dans la médina MOURIR DEUX FOIS LABOOT Sana et Shiban, les tours de sable d'Oliver Descamps

Logos of sponsors: Québec, ADONIS, Hydro Québec, LE DEVOIR, AUSTRIAN AIRLINES, Gabriel, Bell, Conseil des Arts du Canada, Canada Council for the Arts, Patrimoine canadien, Canadian Heritage, Ville de Montréal, CITE NISSAN, TVS, métro, CITE, LBC, ici Montréal, Desjardins, VOX, MIRROR, COP, UNIGLOBE, Librairie Renaud-Bray, Hilton, Concordia, CH, Arrondissement Ville-Marie

Culture

Sarah Bild et Sylvain Poirier

Tangente

samedi 25 oct. à 20h30 et dimanche 26 oct. à 16h00
www.tangente.qc.ca



Faculté de l'éducation permanente
Des programmes multidisciplinaires axés sur la pratique.

Université de Montréal

514.343.6090 www.fep.umontreal.ca

DOSSIER ADISQ

Les joies de l'autoproduction

S'autoproduire revient à dire qu'on s'autodébrouille

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

La culture alternative, en musique, doit sa survivance à un principe simple mais relativement haut en risque. L'autoproduction est sans contredit un des autres noms du D.I.Y., du *Do It Yourself* associé à la marge depuis belle lurette. Dans ce secteur de l'industrie qu'on dit para-industriel, s'autoproduire revient à dire qu'on s'autodébrouille.

David Laferrrière est le jeune coordonnateur d'un acteur de plus en plus important dans le domaine de la distribution de disques indépendants, LOCAL Distribution, qui gère un catalogue de 311 disques pour 160 producteurs. Pour lui, « la situation d'autoproduction est un phénomène où les artistes producteurs vont porter plusieurs chapeaux: artiste, évidemment, mais aussi producteur, mais aussi tournéur, agent de promotion, gérant, etc. » La boîte à outils est complétée, selon lui, par la distribution, explique-t-il en précisant qu'il ne cherche pas, en disant cela, à prêcher pour sa paroisse.

Avec un outil comme la distribution, les artistes de la marge peuvent espérer une meilleure diffusion de leurs titres. « Ce qui n'est pas négligeable, ce sont aujourd'hui des micro-entreprises, qui font des demandes de financement à la SODEC, à Musicaction ou ailleurs. » Un outil de distribution valable permet justement d'avoir accès aux subventions. Un long processus amène l'artiste producteur de la conception de son projet à la préproduction puis à un produit fini, qui est le disque. Ce processus, les artistes en sont responsables. « Une fois que les boîtes de disques sont rendues dans le local des musiciens, c'est là que ça commence. L'aspect mise en marché peut s'amorcer. »

Utiliser le Web

Laferrrière explique que c'est là que se remarque le plus grand écart entre les maisons de disques, l'industrie lourde et un artiste en situation d'autoproduction. Même les petites maisons ont des sous pour la promotion, une équipe aussi. L'artiste en autopromotion doit se rabattre sur d'autres solutions. À LOCAL, des groupes sont parvenus à aller

chercher une gérance solide, peut-être même un tournéur, « probablement un des manques les plus importants de cette petite industrie ». La méthode est « street », mais est éprouvée. Les concerts suscitent de l'intérêt et par conséquent aident à la vente des disques.

Le capital de risque est terrible. Le sentiment de refaire chaque fois le même chemin, pour chaque disque, est palpable. Ce qui explique que plusieurs jettent l'éponge. Il faut aller chercher des sous, dénicher soi-même un studio, payer le presseage, qui, heureusement, est de moins en moins coûteux. Laferrrière parle d'artistes qui sont orientés vers des « marchés de niche », comme le punk ou le métal. « Ces groupes sont souvent bien organisés. Ils connaissent leurs réseaux et leurs clientèles cibles. Ils sont aussi très conscients des potentiels limités de vente et de pénétration des auditoires. » Des émissions spécialisées comme *Bande à part*

Le Web a contribué et continue de contribuer de façon exceptionnelle à la diffusion et à la promotion des artistes en émergence

ou encore le relatif et nouvel intérêt des gros médias aident.

Chose fascinante, le coordonnateur commence à recevoir des offres de disques en opéra et en jazz, ou en musique pour enfants, loin des créneaux alternatifs. Preuve que les producteurs s'engagent moins ou que les artistes font le choix conscient de s'autoproduire? Un peu des deux, assure Laferrrière. Preuve, aussi, que la manière porte fruit.

Les membres de formations musicales contractent des dettes personnelles afin de faire aboutir leur projet. « Ainsi, ils deviennent plus responsables et avancent dans l'industrie. Et lorsqu'ils n'ont pas accès aux subventions, ils créent leurs propres réseaux. » De cette façon, le Web est loin d'être l'ennemi à abattre. « Ils sont parmi ceux qui ont le mieux utilisé le Web pour se faire connaître. Les artistes et les fans sont en liens entre eux, à travers le Web. »

Laferrrière se dit « solidaire avec les revendications de l'industrie par rapport au piratage et aux portes financières », mais mentirait s'il ne disait « pas que le Web a contribué et continue de contribuer de façon exceptionnelle à la diffusion et à la promotion des artistes en émergence. Pour notre secteur, c'est encore un outil important, qui doit par contre être encore structuré, on a des études à ce sujet. »

SUITE DE LA PAGE E 1

se paie le lecteur iPod à 600 \$, c'est son père. Elle les menace aussi d'éventuellement recourir aux tribunaux pour forcer les fournisseurs d'accès Internet à leur verser une redevance de 3 % sur leurs profits annuels. Et devienne qui, au bout de la ligne, paiera ces 3 %? Déjà que l'industrie reçoit des redevances sur les ventes de CD vierges et d'autres supports numériques.

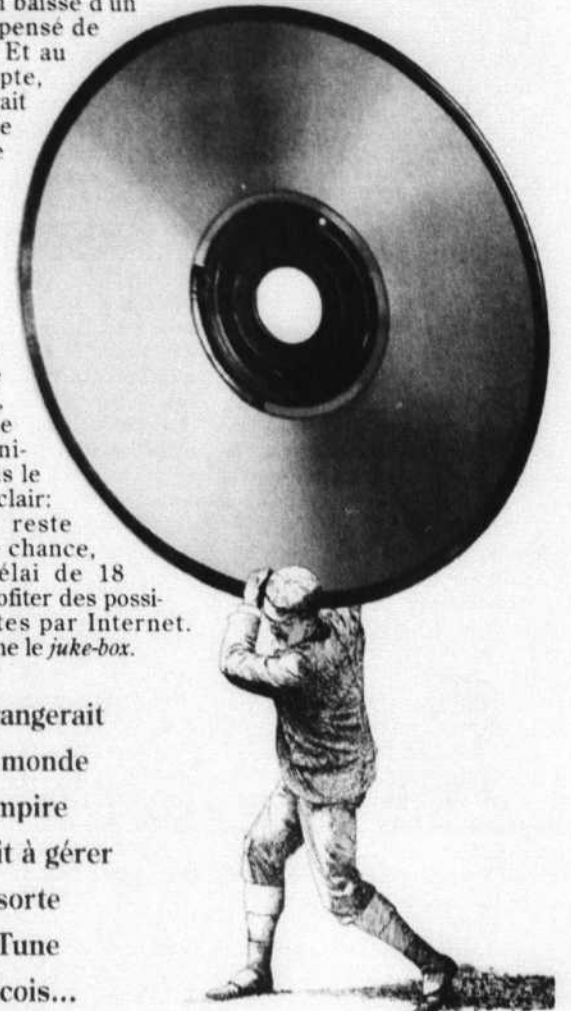
À notre avis, cette façon de faire serait une erreur capitale, car elle enlèverait toute retenue morale aux consommateurs: « Maintenant que je paie une redevance sur les CD et mon accès Internet, je peux donc pirater l'esprit en paix. » Un avis partagé par Philippe Le Roux, qui précise que les dommages collatéraux pourraient être encore plus amples si cette mesure entrerait en vigueur. Elle viendrait mettre en péril les efforts des boutiques virtuelles comme iTunes et Napster version 2, qui commencent à peine à s'implanter.

De plus, il n'est pas sûr que les fournisseurs réagissent favorablement à cette demande de l'ADISQ. Prenez Quebecor, qui, par sa stratégie de convergence, contrôle la distribution (Select), la revente (Archambault) et la promotion des artistes avec ses mille et un hebdomadaires, en plus de brancher une proportion importante de Québécois avec son service Videotron Internet. Elle ne le dira pas, mais, pour ce monument à la gloire de la convergence, il est beaucoup plus payant de faire la page frontispice de ses publications avec Céliiiiiine ou *Star Académie* qu'avec Mes Aïeux, Richard Desjardins ou Michel Rivard. Bref, qui sait comment réagira Quebecor devant ces demandes? Déjà que, en entrevue à la télé, Luc Lavoie ne semblait pas très porté à acquiescer aux requêtes de l'ADISQ, alors imaginez PKP, lui qui n'a jamais été réputé pour sa subtilité.

Quebecor a de grands atouts en main pour s'en tirer, contrairement à l'industrie. Et c'est un peu ça, l'aspect positif de la conver-

gence. Ce qui baisse d'un côté est compensé de l'autre côté. Et au bout du compte, cela arrangerait tout le monde si l'empire se mettait à gérer une sorte de iTunes québécois...

Bref, désolé de jouer les emmerdeurs, chers membres de l'industrie, surtout lors de votre 25^e anniversaire. Mais le message est clair: il ne vous reste qu'une petite chance, un mince délai de 18 mois, pour profiter des possibilités offertes par Internet. Après, on ferme le juke-box.



Cela arrangerait tout le monde si l'empire se mettait à gérer une sorte de iTunes québécois...

INDUSTRIE

SUITE DE LA PAGE E 1

bébé de Marie-Christine) au *singer-songwriter* canadien Ron Sexsmith et jusqu'à cette belle folie qu'est Sttella. Et l'agence de spectacles a organisé, entre autres tournées, le premier périple à travers la province d'un Thomas Fersen. Du beau monde.

Jouer souvent, jouer tout le temps

« La clé de tout ça, pour moi, c'est le spectacle. Je suis un fou de production de shows! J'ai toujours pensé que, pour réussir à développer des artistes plus marginaux, il fallait imiter les Américains des petites boîtes indépendantes, qui font tourner leur monde non-stop. Avec Michel Faubert, pour chacun de ses spectacles, on n'a jamais fait moins de seize shows à Montréal. Même chose avec Urbain, Les Cowboys. Notre première mission, c'a toujours été de les faire jouer souvent. Le reste, les disques, la gérance, c'est venu par nécessité, parce que personne d'autre ne voulait les prendre. » On le constate: c'est ainsi que Les Cowboys Fringants, de spectacle en spectacle, se sont constitués un noyau dur de fans: lorsque le succès a été tel que les médias s'en sont aperçus, le noyau était gros comme une planète. « On avait fait le stade Jarry à guichets fermés, 8000 personnes, et les gens ne s'étaient pas encore rendu compte du phénomène. C'est fou. » Pas le choix, les

radios ont fini par suivre. « Une fois 50 000 exemplaires vendus... », de préciser Larivée. « Ya pas eu de bluff dans le développement de ce groupe-là. »

Crede du travail par la base qui le rassure un peu: « Nos artistes ont peut-être moins de problèmes que d'autres qui vendent plus d'albums. Il y a certainement une partie de leur public qui télécharge les chansons, mais au moins, ce public-là paie pour voir les spectacles. »

Comme tout le monde, Larivée est inquiet. Mais plus inquiet des réactions de l'industrie que des pertes de revenus. Devant la stratégie de coercition des multinationales du disque, c'est l'ancien « trippeux de hardcore et de skate avec un mohawk sur la tête » qui s'insurge. « Tu peux pas poursuivre tel jeune parce qu'il télécharge et vider le compte de banque qu'il a amassé en travaillant chez McDonald's depuis qu'il a 12 ans. Il faut donner envie aux gens de soutenir leurs artistes. C'est ça qui est arrivé avec Les Cowboys. Ils ont parlé directement aux gens et les gens ont répondu. »

La Compagnie Larivée Cabot Champagne veut maintenant produire des émissions de télé. « C'est la prochaine étape. De la même façon que pour le disque, c'est par nécessité. Si on ne veut pas de nos artistes dans les émissions de variétés, il va falloir s'inventer d'autres sortes d'émissions. » Où l'on n'oubliera pas Stephen Faulkner.

Luc MORISSETTE
Nomination « Interprétation masculine » Gala des Masques, 1996
Bruno MARCIL
Prix de l'interprétation masculine du Théâtre Denise-Pelletier, 2000
Maryse POULIN
Masque de la conception sonore, Gala des Masques, 1999 et 2000

Le théâtre LES TROIS ARCS présente en codiffusion avec Le Groupe de la Veillée

Toujours l'orage

de Enzo Cormann

Mise en scène de Ghyslain FILION

du 14 octobre au 1^{er} novembre au théâtre Prospero

Concepteurs Jean Gervais Amélie Dionne-Foster

1371 rue Ontario Est
Billetterie 526-6582
ADMISSION 790-1245

CARBONE 14 présente

LA BIBLIOTHÈQUE

DU MORT ÉTAIT MON ENFANT

DE GILLES MAHEU

« Gilles Maheu est un créateur essentiel, La bibliothèque ou... s'ajoute dans le palmarès de ses plus beaux spectacles. »
André Ducharme RADIO-CANADA avril 03

« La bibliothèque ou... est remplie de poésie, de douceur, de paroles et de petits bonheurs fugitifs... »
Ève Dumas LA PRESSE mars 03

« C'est une cathédrale du savoir et de la culture et c'est à voir! »
Francine Grimaldi RADIO-CANADA avril 03

« La dernière création de CARBONE14, telle une séance hypnotique, révèle des images inoubliables créées à partir d'extraits d'écrivains célèbres. »
Matt Radz THE GAZETTE avril 03

DU 21 OCTOBRE AU 7 NOVEMBRE

USINE © 521.4493 790.1245

LE DEVOIR www.usine-c.com GazMétro

Les Productions KLEOS présentent

Théâtre Denise-Pelletier

Antoine Laoun opticien

ZONE

de Marcel Dubé

mise en scène Mario Borges

30 octobre au 10 décembre 2003

Marie-Anne Alepin
Luc Chapodaine
Sylvain Collingray
Martin Fouchier
Martin Gendron
Jean-Dominic Leduc
Jacques Ropel
Antoine Vézina

Centre du Plateau

mille filles

de Pierre-Michel Tremblay

Mise en scène de Martin Faucher assisté de Nadia Bélanger

Avec Christian Bégin
Marie Charlebois
Patrice Coquerneau
Pier Paquette
Isabelle Vincent

Les concepteurs
Jonas Veroff Bouchard
Marc Sénécal
Étienne Boucher
Stéphan Boucher
Suzanne Trépanier

Une coproduction Eternels et PIGISTES

Théâtre d'Aujourd'hui le théâtre de la création québécoise
3900, rue Saint-Denis, Mt
(514) 282-3900
DIRECTION René Richard Cyr, Jacques Vézina, Gilles Renaud

Du 28 octobre au 22 novembre 2003
www.theatreaujourd'hui.qc.ca

EN COLLABORATION AVEC Hydro Québec

Culture

THÉÂTRE

Bousculer les certitudes

MAJOR BARBARA
(EN ANGLAIS)

De George Bernard Shaw. Adaptation et mise en scène: Guy Sprung. Décor et accessoires: Brian Smith. Costumes: Ginette Grenier. Éclairages: Jacques-Olivier Dupuis. Son: Rob Denton. Avec, notamment, Noël Burton, Eric Davis, Carolyn Guillet et Juno Mills-Cockell. Au Centre Saidye-Bronfman jusqu'au 2 novembre.

HERVÉ GUAY

Il y a des auteurs dont il vaut mieux entendre les œuvres dans la langue d'origine sous peine d'en perdre l'essentiel. À mon avis, George Bernard Shaw entre dans cette catégorie. En effet, ce théâtre de salon repose sur une vivacité dans la répartie où chacun rivalise d'esprit pour imposer ses vues aux autres, ce qu'une traduction peut difficilement rendre à tout coup. Alors, forcément, le rythme en souffre.

J'oubliais cependant que d'autres problèmes se posent quand les pièces de Shaw sont jouées directement en anglais. Ces problèmes ont d'ailleurs été très vite rappelés à mon souvenir lors de la présentation de *Major Barbara* au Centre Saidye-Bronfman, dans la mise en scène de Guy Sprung. D'une part, les acteurs qu'il a choisis possèdent une maîtrise très inégale des accents auxquels Shaw a recours pour caractériser ses personnages. D'autre part, la drôlerie des répliques dépend aussi énormément de l'habileté des comédiens à doter ces types d'une certaine excentricité, même dans le conformisme.

Caroline Guillet en fournit un très bon exemple. Elle campe une mère autoritaire dont les bonnes manières apparentes sont trahies par l'indélicatesse avec laquelle elle rejette les objections d'autrui. «*Nonsense*», s'écrie-t-elle invariablement pour clouer le bec à ceux qui osent ne pas penser comme elle. Une partie de la distribution œuvre dans ce

sens, souvent sans que le dosage y soit, tandis que d'autres encore se contentent de donner le texte, avec un minimum de caractérisation. À ce dernier groupe appartient celle qui tient le rôle-titre, Juno Mills-Cockell, dont la prestation est aussi terne que l'uniforme qu'elle endosse.

Nonchalante m'apparaît par ailleurs la mise en scène de Guy Sprung. À en juger par le résultat obtenu, il n'a pas plus soigné la direction d'acteurs que la réalisation scénique. Un détail suffit pour illustrer ce que je veux dire. Pourquoi des costumes d'époque si les cheveux d'Undershaft sont à ce point négligés? De même, quand on monte un auteur qui suggère de s'emparer de la richesse pour en faire bénéficier les démunis, il n'est pas indifférent d'opter pour un décor relativement pauvre. L'aspect esthétique du spectacle a beau laisser beaucoup à désirer, c'est le cruel manque de rythme du deuxième acte qui risque d'en faire somnoler plus d'un. En effet, les deux extrémités de la représentation sont plus enlevées et peuvent au moins compter sur des morceaux de bravoure substantiels.

Pour sa part, Guy Sprung ajoute essentiellement au texte des clin d'œil adolescents, tels qu'un majordome caricatural joué par une femme et la parodie facile d'une fanfare. En l'état, le texte parvient tout de même à faire mouche une bonne partie de la soirée. De l'esprit, ces saillies n'en manquent pas, à la fois drôles et terribles vis-à-vis des grandes institutions de la société dont l'auteur dramatique a souvent envie de faire table rase. À son père qui se propose d'acheter l'Armée du Salut, Major Barbara rétorque par exemple: «*Qu'est-ce que la religion si on peut l'acheter si facilement?*» Justement, plusieurs se demanderont à quoi peut bien servir une comédie de Shaw imparfaitement rendue. Je suis d'avis qu'en se frottant à ce texte, le spectateur peut tout au moins en venir à remettre en question quelques certitudes.



L'auteur Pierre-Michel Tremblay et le comédien Patrice Coquereau présentent le nouveau spectacle des Éternels Pigistes, *Millefeuilleilles*, comme une comédie, malgré toute la gravité des questions abordées.

Pigistes et fiers de l'être!

Petite incursion, en 12 tableaux, dans le monde du prémâché

Ils en sont déjà à leur quatrième production, en plus d'avoir accouché d'une télésérie assez remarquée: *Delirium*. «Ils», ce sont les Éternels Pigistes. Ils sont six; cinq comédiens et un auteur en résidence depuis les tout débuts, quelque part en 1996. Après l'immense succès que fut *Le Rire de la mer*, voilà qu'ils investissent le Théâtre d'Aujourd'hui avec *Millefeuilleilles*, un spectacle qui met en relief notre rapport aux images.

MICHEL BÉLAIR
LE DEVOIR

Dehors, c'est un petit mardi matin dégueulasse avec de grands morceaux de gris sale et du vent et des trombes d'eau qui vous sautent au visage au tournant des rues. Il fait laid. Très. Dans le petit café presque désert, Pierre-Michel Tremblay et Patrice Coquereau, membres des Éternels Pigistes et respectivement auteur et comédien, réussiront pourtant à faire s'estomper rapidement la grisaille. Il n'y a pas deux minutes qu'ils sont là que l'automne prend soudain moins de place.

On s'est d'abord mis à parler de

la compagnie qu'ils ont formée avec Marie Charlebois autour d'un texte de Pierre-Michel Tremblay, *Le feu du pendu*, à Jonquière, il y a déjà huit ans de cela, et du plaisir qu'ils ont eu. Tellement, d'ailleurs, qu'ils ont décidé de descendre à Montréal pour montrer ce qu'ils faisaient; peu à peu, d'autres sont venus se joindre à l'équipe, des gens du milieu, des écoles de théâtre: Christian Bégin, Pier Paquette et Isabelle Vincent. Ils étaient là tous les six, réunis autour du projet de *Quelques humains*, qui les a fait remarquer lors de sa création à La Licorne. Et *Le Rire de la mer* les a en quelque sorte consacrés. Amen. On vous en annonce d'ailleurs, en premier, une adaptation télévisée pour l'hiver qui vient...

Bombardement

Millefeuilleilles sera-t-il en quelque sorte une suite du *Rire de la mer*?

«Pas du tout, répond Pierre-Michel Tremblay. Ce n'est pas du tout le même genre d'histoire ou le même contexte, et ce sont des personnages tout à fait différents. Pour construire la pièce, d'ailleurs, nous avons fonctionné tous ensemble en atelier de discussion... alors que, pour *Le Rire de la mer*, j'avais proposé un texte dès le dé-

part. Rapidement, pour *Millefeuilleilles*, un thème s'est imposé après quelques sessions de discussion: celui des images.» Patrice Coquereau poursuit sur la même lancée. «On a fait l'unanimité autour de cette quantité phénoménale d'images qui nous assaillent chaque jour: le monde dans lequel nous vivons nous propose constamment des images: télé, cinéma, journaux, pub... Dans cet univers de prémâché, est-ce qu'il nous reste de la place pour pouvoir créer, chacun de nous, nos propres images? Qu'est-ce qui se dépose en nous de toutes ces images qui nous bombardent à longueur de journée?»

Tremblay acquiesce et reprend. «C'est presque une question de souveraineté! Qu'est-ce qui nous appartient de ce qu'on est? Hmm? Et à partir de nos discussions toujours animées et des images qu'elles ont fait monter en moi, je me suis lancé dans l'écriture en me fiant à mon instinct d'auteur comique. Parce que, malgré toute la gravité des questions abordées dans le spectacle, *Millefeuilleilles* est une comédie!»

Cette comédie prendra la forme habituelle des spectacles des Éternels Pigistes: une série de tableaux avec ou sans lien les uns avec les autres, beaucoup de personnages racontant des histoires multiples — Coquereau en a compté une cinquantaine, jouées par les cinq comédiens —, révélant peu à peu la thématique sous-jacente, et surtout beaucoup d'humour. Un humour grinçant. Presque surréaliste par moments.

Millefeuilleilles s'écrira devant nous en 12 tableaux plus ou moins lâchement réunis autour d'une trame. Six de ces tableaux

tourment autour de la même histoire d'une fille d'immigrant parvenue à la tête d'un immense empire médiatique, Mass Inc. Cette jeune femme décidera d'investir une partie de sa fortune sur un flash, le «*crâneau du rêve*», et de monter rien de moins qu'une comédie musicale sur Gauguin! Quant aux six autres tableaux, sans véritable lien les uns avec les autres, on y verra s'affirmer, différemment chaque fois, une manifestation de la sacro-sainte convergence puisque le pouvoir de l'image réussit aujourd'hui à nous rejoindre dans la moindre facette de la vie ordinaire...

Un pigiste invité

Mais la grande originalité de *Millefeuilleilles*, par rapport aux autres productions des Éternels Pigistes, réside dans le fait qu'on a adjoint au groupe un «pigiste invité», comme dit Pierre-Michel Tremblay. Il s'agit en fait de Martin Faucher — qui se multiplie sur les plateaux par les temps qui courent —, qui signe au Théâtre d'Aujourd'hui la mise en scène du spectacle.

«La complicité s'est établie rapidement, poursuit Tremblay. Martin a trouvé la façon de se lier à un groupe très fort à cause de la très grande parenté d'esprit qui unit tout le monde sur le plateau. Mais il a aussi réussi à tirer ses fils à lui. C'est bien un show des Éternels Pigistes, mais on y sent la signature, la griffe plutôt, puisque le spectacle est assez grinçant, de Martin Faucher. C'est exactement ce que nous souhaitons. Nous avions besoin de ce regard extérieur à nous, qui vient, selon moi, mettre encore plus en évidence la dynamique du groupe et sa cohérence propre. Nous insistons beaucoup moins sur le factuel que les Zapartistes, par exemple; les cibles sont souvent les mêmes, mais notre univers fait plus appel au surréalisme. Martin a senti cela tout de suite et il a eu sur nous l'effet d'un liant encore plus que d'un lien.»

La dynamique et la cohérence dont parlent avec enthousiasme Pierre-Michel Tremblay et Patrice Coquereau, à quelques jours de la première, se définissent aussi par la souplesse et les structures ouvertes de la compagnie. Chacun des Éternels Pigistes travaille de son côté; beaucoup à la télé, au cinéma, au théâtre aussi, dans d'autres productions. Et l'unité du groupe se recrétisse autour d'un projet comme *Millefeuilleilles* ou *Le Rire de la mer* (qui part pour Vancouver au printemps et qui, on vous le répète en premier pour la dernière fois, connaîtra une adaptation pour la télé cet hiver). Lorsqu'un projet est en marche, tout le monde fait tout, on se divise les tâches: régie, secrétariat, relations de presse, administration, tournée... Ça fait beaucoup. Surtout avec un show qui marche. Et ça explique aussi que les Éternels Pigistes risquent de prendre de plus en plus l'habitude de faire appel à des pigistes invités...

MILLEFEUILLES

De Pierre-Michel Tremblay
Une production des Éternels
Pigistes présentée au Théâtre
d'Aujourd'hui, du 28 octobre
au 22 novembre



SOURCE CENTRE SAIDYE-BRONFMAN

Les acteurs choisis pour interpréter *Major Barbara* possèdent une maîtrise très inégale des accents auxquels Shaw a recours pour caractériser ses personnages.

JE SUIS UN HOMME
QU'IL FAUT TUER PLUSIEURS FOIS
— ORSON WELLES

Spécial 2 pour 1
pour le soir de votre choix
le jeudi 30 octobre, de 15 h à 19 h,
à la billetterie d'Espèce Go (sur place seulement).

everybody's
welles
pour tous

de PATRICE DE BOIS & MARTIN LABRECQUE
mise en scène et interprétation PATRICE DE BOIS
assistante à la mise en scène & régie CATHERINE LA FRENÈRE
décor et accessoires OLIVIER LANDREUILLE / éclairages MARTIN LABRECQUE
conception sonore LARSÉN LUTIN / costumes CAROLINE POIRIER
maquillages SYLVIE ROLLAND

THÉÂTRE
IPAP
direction artistique: Claude Potvin

DU 5 AU 29
NOVEMBRE 2003

4800 SAINT-LAURENT
(514) 845-4890
(514) 790-1245
ESPACE GO

"RETOUR AUX SOUCHES"
redécouvrez ses classiques!
Les œufs limpides
La plainte aquatique
Le fier monde

20, 21 ET 22
NOVEMBRE

Radio-Canada

MONUMENT-NATIONAL
BILLETTERIE: 871-2224

1125 BOUL. SAINT-LAURENT, MONTRÉAL
MÉTRO: SAINT-LAURENT OU PLACE D'ARMES
514 790-1245
1 800 361-4595

Culture

CINÉMA

La Mostra Antonioni

Jusqu'au 14 novembre, la Cinémathèque présente une trentaine de films du grand cinéaste italien Michelangelo Antonioni, pour la plupart fraîchement restaurés dans les laboratoires de Cinecittà. Une occasion en or de revoir les grands classiques, *La Notte*, *L'Avventura*, *Le Désert rouge*, *Blow up* et compagnie, mais aussi de découvrir des œuvres moins souvent projetées en version originale italienne (avec sous-titres français).

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Il ne s'exprimait vraiment qu'au cinéma, mais qui mieux qu'Antonioni a su transmettre la sensation d'incommunicabilité, montrer les parois de solitude dressées entre les êtres? Le mystérieux magicien du plan, aujourd'hui handicapé par sa mauvaise santé, malgré des co-réalisations (avec Wenders dans *Par-delà les nuages*), existe surtout par son prestigieux passé. Revoir son œuvre est une leçon de cinéma et un voyage au cœur d'un isolement quasi métaphysique.

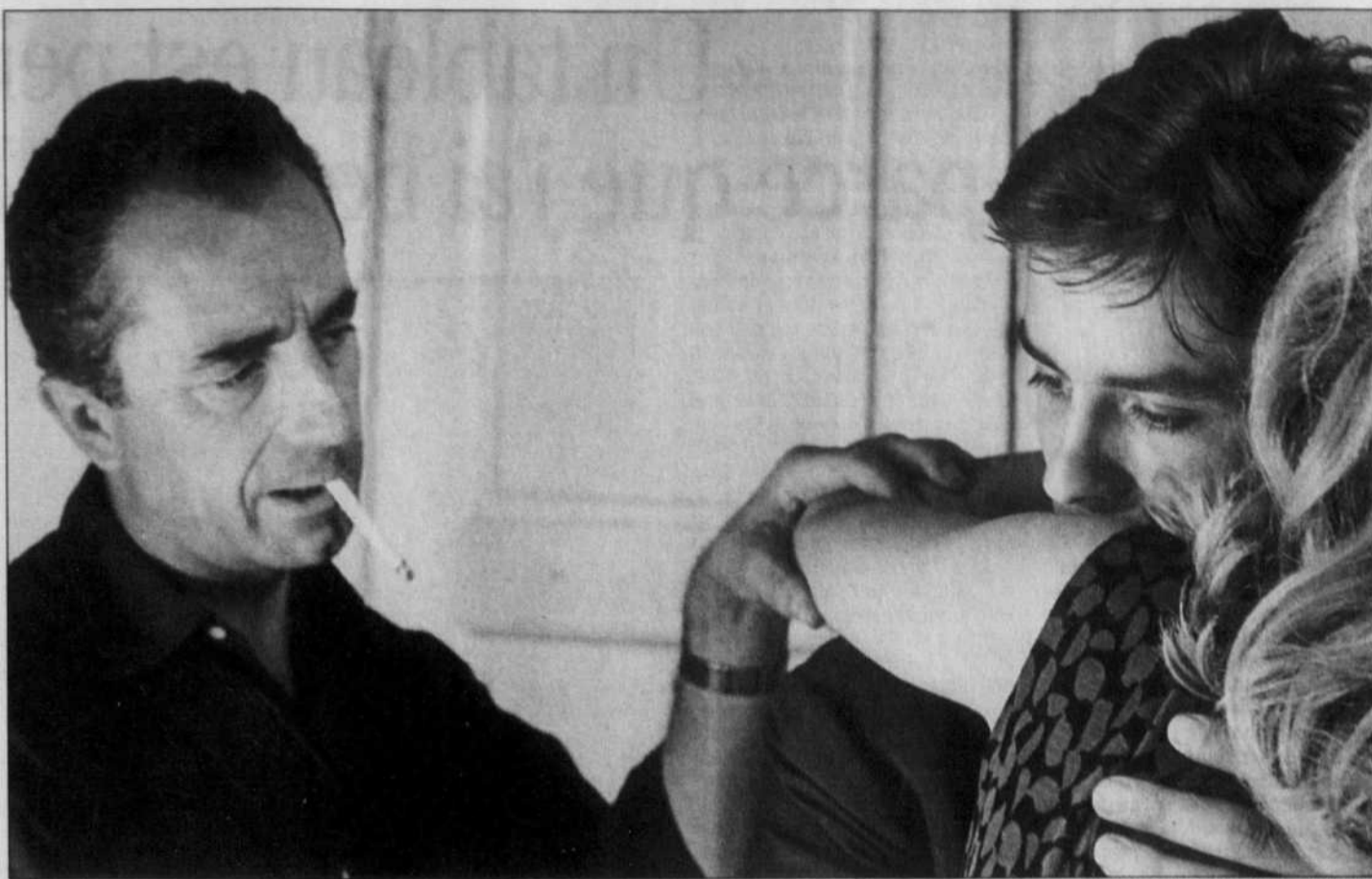
De ce journaliste passé à la scénarisation puis à la réalisation, tout a été dit: qu'il fut en partie issu du néoréalisme, sans y participer vraiment mais en traçant le même constat de pessimisme. Il a apporté au cinéma un questionnement troublant sur le réel, sur l'impossible fusion des êtres, sur la modernité chaotique, sur les paysages devenus plus importants que les mots.

A revoir absolument: sa tétralogie du début des années 60, *L'Avventura*, *La Notte*, *L'Eclisse* et *Le Désert rouge*, avec sa muse Monica

Vitti à la proue. Ces chefs-d'œuvre dans la beauté des plans posent des regards en biais sur l'échec du désir, sur le frôlement froid des êtres qui se cherchent sans savoir ce qu'ils traquent vraiment, sur l'instabilité du monde et des sentiments. Dans *L'Avventura*, les îles Ioniennes sont le cadre des découvertes et des initiations; dans *Le Désert rouge*, un paysage hivernal désolé reflète les drames existentiels qui se jouent; dans *La Notte* (*La Nuit*), la ville elle-même, ses terrains vagues et une soirée mondaine deviennent des lieux de dépersonnalisation où les couples se quittent et se retrouvent; *L'Eclisse* (*L'Eclisse*) exprime un même spleen de sentiments errants à travers la ville et le parquet de sa Bourse, où rien n'a vraiment d'importance et où les couples se forment comme les fortunes se perdent: un peu au hasard.

De rares étoiles

Les œuvres qu'Antonioni a réalisées à l'extérieur de l'Italie brillent comme de rares étoiles, car peu de cinéastes se sont expatriés avec autant de bonheur que lui. Ainsi,



Antonioni dirigeant les comédiens sur le plateau de *L'Eclisse*.

SOURCE CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE

Blow up, tourné au Royaume-Uni en 1966 et donnant la vedette au merveilleux David Hemmings, est une œuvre culte, fleuron des sixties. Ce film qui explore la réalité trompeuse n'offre aucune réponse, mais compose un prisme étrange et fascinant de questionnements, avec en prime un regard sur la modernité dont Londres fut un des porte-étendards.

Tout aussi moderne et à l'écoute de son temps fut *Zabriskie Point* (plus vieilli aujourd'hui que *Blow up* toutefois). Antonioni l'avait réalisé en 1970 pour le compte de la MGM et sut suivre l'explosion de la révolte étudiante à travers la liaison amoureuse de deux jeunes contestataires en fuite. La Vallée de la mort, dans le désert du Nevada, offre ici un cadre magique au déroulement de ce happening.

À voir ou à revoir aussi, les œuvres plus anciennes d'Antonioni, *La Dame sans camélias* (1953), *Femmes entre elles* (1955) et surtout *Le Cri* (1957), qui suit l'errance en Italie d'un ouvrier après une rupture matrimoniale, chronique

d'une angoisse en marche et d'un désespoir d'amour que rien ne pourra consoler.

On pourra également voir dans cette rétrospective des films rarement projetés, et pour cause, parfois. Comme la série documentaire d'Antonioni (en quatre volets), *Chung Kuo*, réalisée en Chine rouge en 1972. Peu de gauchistes européens remettaient en cause le communisme au cours des années 70. Et Antonioni, bien naïf, semble avoir gobé Mao tout rond, sans l'ombre d'un regard critique. Ces images d'une Chine en uniforme perçue à travers nos yeux d'aujourd'hui paraissent propagandistes à hurler.

Pour mieux connaître Antonioni, le public aura accès à des entrevues, émissions et extraits d'émissions qui lui furent consacrées. La Cinémathèque en présente, en contrepoint à la rétrospective à la salle Fernand-Seguin, tels *Antonioni, documents et témoignages*, de Gianfranco Mingozzi (1965), ou *Premier Plan*, de Gérard Chapdelaine (1961).



Une scène de *Blow up*, d'Antonioni.

SOURCE TÉLÉ-QUÉBEC

LE THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE
en coproduction avec TRANS-THÉÂTRE présente

GAGARIN WAY

Supplémentaires
1^{er}, 8 et 15 novembre - 16h00

De GREGORY BURKE
Dans une traduction de YVAN ETIENNE
Mise en scène MICHEL MONTY
Avec DAVID BOUTIN, DANIEL GADOURAS, STÉPHANE JACQUES, FRANCIS POULIN

Formidablement incarné... on est absolument captivé... - *Mtl Express*
Un débat d'idées à la pointe du revolver... - *Aux arts etc. SRC*
Une métaphore sidérante... Un humour décapant... - *Le Devoir*
Tout peut arriver d'un instant à l'autre... brillamment mise en scène... - *Voir*
Les comédiens [...] sont ahurissants... - *La Presse*
Gagarin Way. Retenez ce titre. - *ici*

4559, PAPINEAU-MONTRÉAL-QC RÉSEAU ADMISSION
www.theatrelaliborne.com 514.790.1245 ou 1.800.361.4595
LA LICORNE 514.523.2246

Du 4 au 29 novembre Juevis et vendredis, 20 h; samedis, 16 h (Matinées et soirées scolaires en semaine, 10 h 30, 13 h 30 et 19 h)

Edmond Dantes

d'Alexandre Dumas père

1^{re} partie du Comte de Monte-Cristo

Adaptation: Elizabeth Bourget
Mise en scène: Robert Bellefeuille

Avec François-Xavier Dufour, Bénédicte Décarry, Gary Boudreau, Normand Bissonnette, Geoffrey Gaquere, Vincent-Guillaume Otis, Olivier Aubin, Simon Rousseau, Justin Laramée, Erwin Weche, Frédéric Bélanger, Jean-Robert Bourdage, Sasha Dominique

Le fabuleux destin d'un homme et sa vengeance

THÉÂTRE DENISE-PELLETIER
Quarante ans

Billetterie (514) 253-8974
Admission 514 790-1245 / 1 800 361-4595 / admission.com

4353, rue Sainte-Catherine Est, Papineau au Vieux, autobus 34, 35, Pie IX, autobus 139 Sud

Marie-claire Séguin

12, 14, 15 novembre et 19, 21, 22 novembre 2003

50 mille traversées

Cinquième salle Place des Arts Québec

Billets en vente au 514 842 2112 et au www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 790 1245

EN TOURNÉE... 2003
25 octobre Ste-Geneviève - Salle Pauline Julien
4-5 novembre Québec - Petit Champlain - Coup de cœur francophone

2004
11 janvier Granby - Palace
16 janvier Joliette - Salle Roland Brunelle
17 janvier Laval - Salle André Mathieu
22 janvier Chicoutimi - Auditorium Dufour
23 janvier Baie-Comeau - Théâtre de Baie Comeau
29 janvier Longueuil - Théâtre de la Ville
30 janvier Gatineau - Maison de la culture
1 février Trois-Rivières - Salle Antonio Thompson
5 février Québec - Petit Champlain
8 février Québec - Petit Champlain
7 février Drummondville - Centre culturel
27 février Châteauguay - Salle Jean-Pierre Houde
28 février Terrebonne - Théâtre du Vieux terrebonne
27 mars Ste-Thérèse - Théâtre Lionel Groulx
6 avril Sherbrooke - Salle Maurice O'Bready

CD disponible en magasin dès le 11 novembre

Passez à table avec Espace Libre

Mordez dans la vie avec nos soupers CARTES SUR TABLE

VOUS SOUPEZ EN COMPAGNIE D'UN DES ARTISANS DU SPECTACLE. IL MET CARTES SUR TABLE ET CROQUE POUR VOUS LES PÉRIPIÉTIES DE SON PARCOURS CRÉATIF. VOUS ASSISTEZ AU SPECTACLE. UNE AVENTURE TOUT À LA FOIS GUSTATIVE, OLFACTIVE ET THÉÂTRALE!

Mercredi 5 novembre 18h :
Le Silence
CARTES SUR TABLE AVEC Jean Asselin
METTEUR EN SCÈNE
Menu d'inspiration russe

Mercredi 10 décembre 18h :
Le Beau fait la bête
CARTES SUR TABLE AVEC Alain Francoeur
CHORÉGRAPHE
Menu des fêtes

Mercredi 26 novembre 18h :
La vida no vale nada / La vie ne vaut rien
CARTES SUR TABLE AVEC Marcella Pizarro ET Martin Choquette
D'ENSEMBLE SAUVAGE PUBLIC
Menu d'inspiration mexicaine

Mercredi 14 janvier 18h30 :
Aphrodite en 04
CARTES SUR TABLE AVEC Evelyne de la Chenelière
AUTEURE ET Jacques L'Heureux
METTEUR EN SCÈNE
Menu d'inspiration grecque

CHEF CUISINIER: Salim Hammad
16 places par souper, dans la cuisine d'Espace Libre
CÔÛT DU SOUPER: 20 \$ en sus du billet de spectacle (vin, taxes et service inclus)

espace LIBRE
1945, rue Fullum à Montréal MÉTRO FRONTENAC
www.espacelibre.qc.ca
Billetterie: (514) 521-4191

LE DEVOIR

DE VISU

« Un tableau est peint parce que j'ai besoin de le voir »

YVES GAUCHER -
RÉTROSPECTIVE

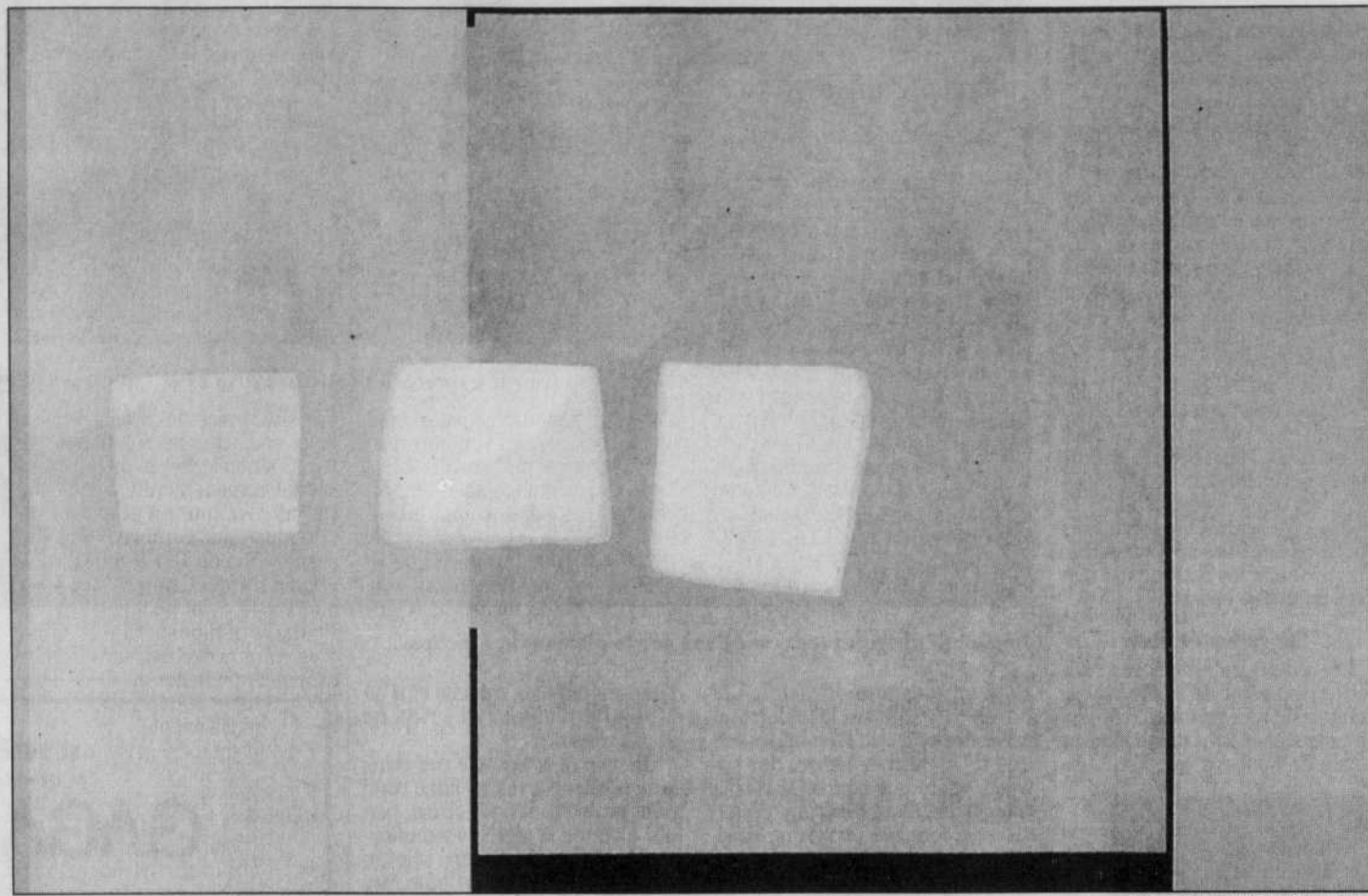
Musée d'art contemporain
de Montréal
185, rue Sainte-Catherine Ouest
Jusqu'au 11 janvier 2004

BERNARD LAMARCHE
LE DEVOIR

Le titre de l'article que vous lisez, qui vient de la bouche du peintre et graveur Yves Gaucher (1934-2000), montre bien que, chez cet artiste d'une rigueur implacable, un des grands maîtres de l'abstraction au Québec et au Canada, un petit côté pragmatique règne sur sa production. Les tableaux, chez Gaucher, sont des stations devant lesquelles le peintre prend les moyens pour qu'on s'arrête, suscitant un fort sentiment contemplatif. Pour cette exposition importante, la première manifestation depuis que l'artiste et enseignant est décédé, le défi consistait à trouver un ton. Mission accomplie.

Dans une exposition que les visiteurs trouveront peut-être parfois sous-éclairée, la commissaire Sandre Grant Marchand a donné lieu à une présentation d'une belle sobriété, qui donne à ces vecteurs d'énergie que sont les tableaux — on paraphrase presque les textes de l'exposition en disant cela — toute la place qui leur revient. Grant Marchand avait été autrefois responsable de la rétrospective d'un autre monument de l'abstraction québécoise, Guido Molinari, une exposition articulée autour d'un dédale informel de salles, une présentation criblée d'une foule de textes, bref, un accrochage trop bavard. Ici, dans le respect, qui se doit d'être souligné, de la manière épurée de Gaucher, la conservatrice a signé une mise en espace dépouillée, évitant presque totalement les « bruits » qui auraient pu détourner l'attention des tableaux et des œuvres gravées, et donc réduire le temps que l'artiste voulait voir le public accorder à sa peinture.

La présentation essentiellement chronologique de cette rétrospective a le don de clairement mettre en relief les mouvements et les évolutions de cette production qui s'étend sur près de 40 ans. Lorsque des séries entières ne sont pas réunies, comme le fameux *Hommage à Webern* (vers 1963) dont on ne se lassera jamais, des séquences de tableaux sont articulées pour qu'on comprenne bien l'extrême cohérence d'une telle démarche et les diverses pulsions qui l'ont nourrie. En cela, l'exposition est un succès: sans être totalement portée sur la pédagogie, elle prend soin de montrer



Sono, 1963, une œuvre d'Yves Gaucher.

SOURCE CATALOGUE DU MACM

combien le peintre a été fidèle à des questionnements serrés.

La gravure retravaillée

On l'a dit, le mode de présentation est dépouillé. Environ 90 œuvres déterminent le parcours de cette exposition. Les cartels d'exposition ont été placés le plus loin possible des œuvres pour permettre à celles-ci de respirer et de s'affirmer. De plus, les éclairages encouragent un esprit de recueillement qui, franchement, ressort ici, alors qu'il ne nous est jamais venu à l'idée que la production de Gaucher était autant une réflexion sur le temps que sur les rythmes et la composition. En effet, tant la suspension du temps inhérente à ces œuvres miniales que le temps requis pour en saisir les nuances sont accentués de façon à défendre le mieux possible cette production qui peut en rebuter plus d'un. Or, ici, la présentation aidant, les tableaux de Gaucher sont placés sous leur meilleur jour: le caractère énergique — Grant Marchand insiste sur cette notion, fort à propos — des œuvres ressort; on y entre plus facilement. Les textes aux murs tentent de clarifier l'entreprise, qui n'a jamais cherché à mystifier les gens, comme en témoigne la citation qui fait ici office de titre.

On entre dans l'exposition par la gravure, un des premiers amours de Gaucher. Ce dernier a défendu farouchement une position de modernité pour cette pratique engoncée dans la tradition. On le voit triturer les formes, cultiver un sens du vide, de ne pas s'aligner sur les limites du cadre. Gaucher s'engageait en gravure à aller là où personne ne s'était encore risqué. Gaucher l'a fait littéralement éclater, s'ouvrant, techniquement d'abord, ce qui lui a profité pour l'amener à forger une imagerie tout à fait personnelle. Des exemples de toutes ces actions sont présentés dans l'exposition, dans une sorte de petite chambre, variation sur le thème du cabinet d'estampes. On y retrouve le soin de l'artiste mis à superposer des strates de couleurs avec *Sa*, une eau-forte de 1962, qui contient douze couleurs, imprimées en un seul passage, une réflexion sur la géométrie, donnée par les découpages rigoureux du papier.

Idem pour la série de *Hommage à Webern*, que Gaucher a réalisée en 1963 après avoir assisté à un concert (en novembre 1962) d'œuvres du compositeur autrichien. Ici, l'épuration atteint un sommet dans la production de l'artiste. Une série radicale qui a marqué à cette époque une cassure dans la popularité montante de l'artiste, à cause du caractère aride qu'elle peut afficher. On ne comprend pas pourquoi, d'ailleurs, le quatrième, inauguré en 1996, à la Galerie Simon Blais (il n'avait jamais été pressé jusqu'alors) est présenté à l'écart des trois autres, réunis dans une autre des petites chambres qui donnent au parcours sa configuration. Par ailleurs, les rapports à la musique, qu'elle soit indienne avec la série

des *Ragas* — où le vide a déjà tous ses droits — ou sérielle, sont déployés avec doigté en montrant les résonances entre chaque tableau, dans une grande salle qui encercle la petite chambre de *Hommage à Webern*.

Ratages

Il s'agit par ailleurs là d'un des rares ratages d'une présentation exemplaire. On s'explique mal que l'avènement de la diagonale dans l'art de Gaucher, une nouveauté qui n'a rien de banal, vu sa réticence à l'employer avant 1975, soit si mal exploité. Tout de suite après la magistrale série des *Tableaux gris* — on passerait des heures, devant ces monochromes gris transpercés de petits traits en mouvement, à tenter d'en comprendre les subtilités —, il est clairement expliqué que cet ajout fondateur survient en 1975, avec l'œuvre *2 Bruns - 2 Gris*. Or l'œuvre est une des dernières qu'il est possible de voir dans cette section. Le tableau charnière est noyé, dans la mesure où il apparaît à la suite d'autres pourtant produits avant. Ce n'est pas que l'on tient à tout prix à une chronologie — vous connaissez ma position à ce sujet — mais ce tableau initiateur est abordé lorsqu'on est déjà dans la section qui découle de lui.

D'ailleurs, c'est cette section de l'exposition qui demeure la plus problématique. Comme pour insuffler un dynamisme au découpage de l'espace comme dans les tableaux de Gaucher dans ces années, la conservatrice a cherché à briser la monotonie des murs à angle droit en installant, au beau milieu de l'espace, une cimaise en oblique. On comprend bien qu'il fallait défaire un rythme par trop régulier, mais c'est à se demander si la seule so-

lution possible était de faire en sorte que, pour cette section, l'exposition absorbe la manière de l'artiste, devienne mimétique en quelque sorte de sa pratique. On comprend, mais la solution demeure simpliste, comme pour souligner à gros traits rouges le nouvel élément du vocabulaire du peintre. De plus, ce mur à angle empêche d'avoir un recul appréciable pour une des œuvres posées sur le mur en face.

Autre maladresse, la séquence de tableaux qui commence par *Traces*, 1999-2000 (et dont le collage mémorable qui lui a servi de maquette est actuellement présentée à la galerie de Roger Bellemare (jusqu'au 8 novembre), qui, com-

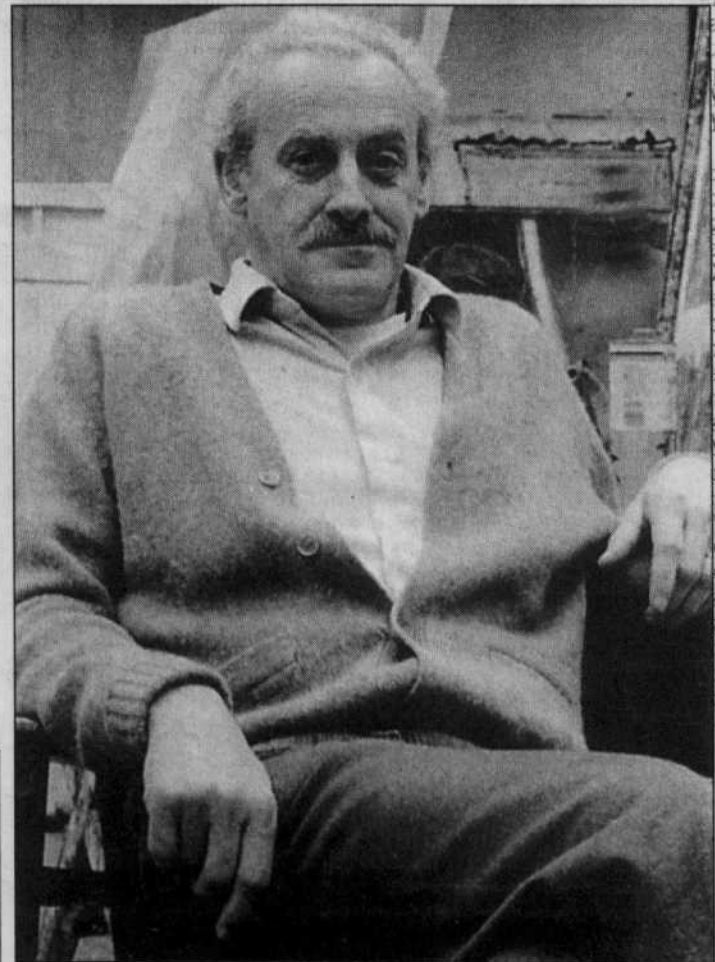
me son voisin René Blouin (jusqu'au 15 novembre), consacre une plage horaire à l'artiste et se termine par *Red, Blue & Yellow* de 1999, est presque caricaturale. Dans le premier tableau, une mince ligne criblée de couleurs primaires, baigne dans un vide presque sidéral. Dans le second, c'est comme si la même ligne épaississait, et ainsi de suite. Organisée de la sorte, cette suite de tableaux donne à la démarche de Gaucher une allure scolaire, comme s'il s'était adonné à un bête exercice.

Devant, pourtant, un riche amalgame fait de *W3*, de *W6*, deux œuvres de 2000 sont rapprochées de *Fugue jaune* de 1963, à la manière de la série des *Webern*. Dans les deux cas, un même vocabulaire est activé, mais selon des manières très différentes. Ce bel accroc à la chronologie fait parler les œuvres de belles manières.

L'exposition s'étend jusqu'en 2000, année du décès d'Yves Gaucher. Gaucher n'a jamais fait de surplace, même si, vers la fin, des œuvres comme *Jaune, Bleu & Rouge IV* (1999), une série de grands carrés colorés, légèrement décrochés les uns par rapport aux autres, sont moins convaincantes (on y voit le carré, une des formes de prédilection de l'artiste, prendre toute la surface et se muter en monochrome).

Restent des perles comme *5 Bleus*, une longue bande où des plages aux tonalités variables de bleu sont découpées par d'autres couleurs. Ici comme dans toute l'exposition, un sens du virtuel affleure, comme si, dans le fond, Gaucher parlait aussi de technologie, d'espaces purs comme ceux que le cinéma, par exemple, associe à la grande toile numérique (on pense à *Tron* mais aussi à *Johnny Mnemonic* et leurs environnements essentiellement faits de lignes).

La place d'Yves Gaucher dans le panthéon des grands artistes québécois est déjà acquise. Reste maintenant à goûter son œuvre, plus qu'à l'évaluer. Les trois expositions Gaucher en cours en ce moment, celle du MACM en premier, permettent précisément de faire cela.



SOURCE CATALOGUE DU MACM

La place d'Yves Gaucher dans le panthéon des grands artistes québécois est déjà acquise. Reste maintenant à goûter son œuvre, plus qu'à l'évaluer.

AVIS
aux artistes en arts visuels

LA COLLECTION PRÊT D'ŒUVRES D'ART DU MUSÉE NATIONAL DES BEAUX-ARTS DU QUÉBEC

Les artistes professionnels domiciliés au Québec sont invités à soumettre leurs œuvres au comité d'acquisition de la collection Prêt d'œuvres d'art du Musée national des beaux-arts du Québec. Créée en 1982 par le ministère des Affaires culturelles afin de soutenir le travail des jeunes artistes, la CPOA réserve un accueil particulièrement favorable à la relève, mais sans pour autant négliger la production d'artistes confirmés. Tous les artistes sont donc invités à soumettre leur dossier.

Les œuvres présentées doivent s'inscrire dans une des disciplines suivantes : arts décoratifs, arts graphiques, design, installation, peinture, photographie, sculpture, vidéo ou techniques mixtes.

La diffusion de la CPOA est assurée par un programme de location aux ministères, sociétés d'État et délégations du Québec à l'étranger. Les œuvres de la collection sont aussi régulièrement exposées en milieu scolaire dans le cadre d'expositions thématiques, prêtées à d'autres institutions pour diverses expositions et demeurent en tout temps disponibles pour les projets du Musée.

Formulaires d'inscription disponibles à compter du 1^{er} novembre dans les institutions suivantes :

- Musée national des beaux-arts du Québec
- maisons de la culture (Montréal)
- directions régionales du ministère de la Culture et des Communications
- conseils de la culture
- centres d'artistes et centres d'expositions

Renseignements :

Collection Prêt d'œuvres d'art
Musée national des beaux-arts
du Québec
Parc des Champs-de-Bataille
Québec (Québec) G1R 5H3
Tél. : (418) 644-6460 poste 3311

LA PÉRIODE D'INSCRIPTION SE TERMINE LE 12 DÉCEMBRE 2003

Musée
national des beaux-arts
du Québec

Québec

La forme masculine utilisée pour plus de
confort dans ce texte désigne tant les
hommes que les femmes.

Le Musée national des beaux-arts du
Québec est subventionné par le ministère
de la Culture et des Communications.

CAROL BERNIER
Eclipse

JEAN-PIERRE SCHNEIDER

La déposition

Jusqu'au 22 novembre 2003

GALERIE SIMON BLAIS

540, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 (514) 849-1000 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 15h



HENRI DESCLEZ
L'Univers d'H.D.

du 23 octobre au 8 novembre 2003

studio 261

261, St-Jacques Ouest, Montréal (Québec)
Tél. : (514) 845-0261 - www.studio261.ca
du lundi au dimanche 10h à 18h

BONNIE BAXTER
MICHEL BEAUDRY
DAVID LAFRANCE

tentations

Exposition jusqu'au 23 novembre

CENTRE D'EXPOSITION DE VAL DAVID

La maison du Village 819-322-2900 poste 238

VERNISSAGE - LE DIMANCHE 26 OCTOBRE

CLAUDE PELLETIER
Jusqu'au 20 novembre

GALERIE
LINDA VERGE

1019, AVENUE DES FRÈRES, QUÉBEC (418) 525-8393

Culture

CINÉMA

Invitation au secret

À Cannes, en mai dernier, chaque séance était précédée du même rituel de sécurité: ouvrir son sac, passer l'épreuve du détecteur de métal, merci, bonjour. À la première médiatique de *In the Cut*, au dernier Festival international du film de Toronto, chaque spectateur, en entrant dans la salle, devait passer dans le champ d'une caméra à rayons infrarouges. À Cannes, on craignait les attentats terroristes, ce qui, vous en conviendrez, se passe d'explication. À Toronto, stupeur et tremblement, on prévenait le piratage, ce qui, vous en conviendrez également, requiert quelques éclaircissements.

Tandis que les compagnies aériennes montrent des signes de laxisme quant à la sécurité des passagers, on ne peut désormais plus accéder à l'avant-première d'un film américain — qu'elle ait lieu à Montréal, Hong-Kong ou Chicago — sans montrer patte blanche, c'est-à-dire sans être contraint d'ouvrir son sac. À défaut d'être fournis, les revolvers, seringues, somnifères sont permis. Sont interdits: les minicaméras numériques, webcams, téléphones cellulaires munis de caméra, bref, tout appareil, réel ou imaginaire, permettant de filmer l'écran et de restituer le fichier dans Internet. La peur du piratage s'est répandue comme un virus en Amérique du Nord, mais pour l'instant, seul Hollywood crie sa douleur.

Haut lieu de piratage

Bien qu'elles soient d'une importance capitale pour la publicité d'un film, du fait qu'elles génèrent la rumeur, les avant-premières sont devenues un haut lieu de piratage, s'il faut en croire les distributeurs des grands studios (Warner, MGM, Columbia, Fox, etc.). D'ailleurs, ils estiment le risque si élevé qu'ils font désormais appel à des entreprises de sécurité. Outre la vérification du contenu des sacs des spectateurs, les employés de celles-ci fouillent les salles vides, parfois même se postent à côté du projecteur (ou un dispositif pourrait permettre la copie) pendant toute la séance et arpentent les allées pendant la projection, à l'affût d'un petit voyant rouge qui trahirait la présence en ces lieux d'un pirate. Le degré de sévérité des mesures est établi selon la distance entre le visionnement et la sortie en salles du film (plus la sortie est éloignée, plus le dispositif sera sévère), selon l'importance, aussi, dudit film (maximale pour *Matrix* et *Lord of the Rings*, minimale pour *Beyond Borders* et *Down With Love*).

Nicole Saint-Hilaire, directrice de la promotion chez Popcorn Communications, où on gère pour le Québec la carrière en salles des films de la 20th Century Fox, fait depuis avril appel aux services du Groupe de sécurité SLB, lequel n'a jamais — lors d'un contrat avec eux — pris qui que ce soit la main dans le sac... ou l'objectif sur l'écran. «Je suis d'accord pour que ces mesures se poursuivent, tout en étant consciente que ça ne vient pas de Montréal. Les films que j'ai trouvés dans Internet avaient des sous-titres japonais ou chinois», dit-elle, précisant que cette mesure, davantage dissuasive qu'effective, rappelle aux spectateurs l'importance qu'il faut accorder à la propriété intellectuelle.



Martin Bilodeau

Au Groupe de sécurité CLB, à toutes mes questions sur le sujet, on invoquait le secret professionnel, non sans préciser que les employés dépêchés dans les cinémas les soirs de première ont le droit de regarder à l'intérieur des sacs, mais qu'ils n'ont pas le droit de fouiller. Cette indiscretion est excusée par le fait que les spectateurs qui assistent à de telles projections le font sur invitation (lire: ils n'ont pas payé l'entrée). L'hôte, dans ces circonstances, a le droit de fixer les règles.

Mais la question qui me tiraille est la suivante: en quoi une copie enregistrée deux jours avant la sortie d'un film et téléchargée dans Internet est-elle plus dommageable pour la santé économique d'un film que celle qui sera filmée deux jours plus tard par les spectateurs qui pénètrent dans les salles sans détection? La question est d'autant plus pertinente que, de l'avis de Nicole Saint-Hilaire, le piratage compromet surtout les entrées secondaires, «c'est-à-dire les jeunes qui ont vu le film une première fois en salle et qui, si ce n'était pas de sa disponibilité dans Internet, retourneraient le voir une deuxième fois».

Au bureau de Columbia, à Toronto, on m'a raconté cette semaine que ça fait plusieurs années qu'on fait de la surveillance fantôme dans les salles les soirs de première. Or, depuis qu'on poste des gardes en uniforme, qu'on regarde l'intérieur des sacs et qu'on confisque les cellulaires munis de caméra à des gens qui, de toute façon, n'avaient aucune intention de pirater, les gens s'inquiètent. On m'affirme que personne chez Columbia n'a perdu la tête, même si, du même souffle, personne ne peut ou ne veut débattre de la pertinence de ces mesures et de leur incidence véritable sur le piratage.

Le pirate intérieur

Plusieurs statistiques incomplètes tentent toutefois de démontrer que, dans la majeure partie des cas, le piratage des films proviendrait de l'intérieur des entreprises émettrices ou de leurs fournisseurs de services de post-production. Chez Fox, on s'interroge; chez Columbia, on ne saurait dire. La question reste nébuleuse.

Dans la logique de marketing de Hollywood, chaque film est un secret. Pour les invités de première, de se le voir confier avant la date de sortie doit être perçu comme un privilège. Les mesures de sécurité mises de l'avant pendant ces soirées donnent aux spectateurs l'impression qu'ils ont été élus et leur donnent du film l'impression qu'il est très hot. Bref, tout ce cirque, apparemment inefficace, serait maintenu pour des raisons publicitaires qu'on n'en serait pas le moins du monde surpris.

Vous pouvez entendre Martin Bilodeau trois fois par semaine dans le cadre du magazine quotidien Aux arts, etc. (à midi dix) de la Chaîne culturelle de Radio-Canada.

CINÉMA

Un film écartelé

Une première œuvre consacrée à la poétesse Sylvia Plath

SYLVIA

De Christine Jeffs. Avec Gwyneth Paltrow, Daniel Craig, Jared Harris, Blythe Danner, Michael Gambon. Scénario: John Brownlow. Image: John Toon. Montage: Tariq Anwar. Musique: Gabriel Yared. Grande-Bretagne, 2003, 110 minutes.

MARTIN BILODEAU

Le cinéma anglais en particulier et anglo-saxon en général aime bien tirer le portrait posthume des grands de la littérature. Au cours des 15 dernières années, les écrivains Franz Kafka (*Kafka*), Henry Miller (*Henry And June*), Iris Murdoch (*Iris*), Virginia Woolf (*The Hours*) et Lytton Strachey (*Carrington*) ont inspiré des œuvres d'intérêt inégal qui mesureraient invariablement l'acte de création à l'obstacle, réel ou imaginaire, qui le compromettrait.

Sylvia, le second long métrage de la Néo-Zélandaise Christine Jeffs (*Rain*), ne fait pas exception. À la différence que la cinéaste y raconte la relation de deux créateurs dont chacun incarne l'obstacle de l'autre, à savoir le poète anglais Ted Hughes, décédé en 1998, et la poétesse américaine Sylvia Plath, qui fut son épouse de 1956 à 1963, date à laquelle celle-ci, mère de deux enfants, s'enleva la vie. Elle avait 30 ans.

Enfant de la bourgeoisie bostonienne morte dans une relative misère à Londres, Plath est une proie facile pour qui veut illustrer la douleur de la création et le vertige de la mort. Or, tournant le dos aux clichés d'usage, Christine



Gwyneth Paltrow interprète la poétesse Sylvia Plath, qui s'est enlevé la vie à l'âge de 30 ans.

Jeffs cultive plutôt les paradoxes du personnage, s'étonnant que cette maîtresse de maison exemplaire, qui avait remis ses ambitions littéraires pour fonder une famille, symbolise la résistance féministe. S'étonnant aussi que le poids de son sacrifice ne lui soit apparu qu'à la découverte des infidélités de son mari.

Il aura fallu 35 ans à Ted Hughes pour briser le silence et publier en 1998, quelques mois avant sa mort, un recueil de poèmes, *The Birthday Letters*, dans lequel il évoquait sa vie avec Sylvia Plath. Ces poèmes constituent le point de départ du film de Christine Jeffs, ce qui explique que celle-ci néglige délibérément les obligations biographiques au profit des impressions et des émotions. Par

une succession de détails, de symboles et d'allusions, son film dévoile peu à peu le visage de la poétesse, défendue à l'écran par Gwyneth Paltrow, tout en poussant un peu plus dans l'ombre, à chaque scène, celui de Ted Hughes, campé par Daniel Craig. Ainsi, sans adopter le point de vue de Sylvia Plath, le film pose un regard de plus en plus exclusif sur elle, jusqu'à nous entraîner avec elle dans l'isolement et la dépression qui la conduiront au néant.

Devant un parti pris aussi clairement assumé, on s'explique mal la joliesse de la reconstitution historique et la lourde tapisserie sonore que Gabriel Yared a déposée dessus. Du coup, *Sylvia* apparaît comme un film écartelé entre les ambitions de la cinéaste et les

contingences de la production, entre l'hommage à une vie complexe et les exigences d'une dramaturgie simplifiée.

Interprétation à la fois retenue et minimaliste de Paltrow vient cependant rappeler qu'un regard (celui de la cinéaste posé sur le personnage) peut être à la fois porteur et chargé de mystère. Star montante du cinéma anglais (on la verra bientôt dans *The Mother*, de Roger Mitchell), Daniel Craig n'en fait pour sa part ni trop ni pas assez, préservant l'équilibre précaire de ce film étonnant, décevant en ce que, dans sa forme, il se soumet à des règles de grammaire indignes de ses modèles, satisfaisant en ce qu'à défaut de nous faire comprendre leurs vies, il nous donne envie de les lire.

Un fouillis d'images bricolées à la hâte

PARTY MONSTER

Écrit et réalisé par Fenton Bailey et Randy Barbato.

Avec Macaulay Culkin, Seth Green, Dylan McDermott, Wilmer Valderrama, Wilson Cruz, Chloe Sevigny, Diana Scarwid. Image: Teodoro Maniaci. Montage: Jeremy Simmons. Musique: Jimmy Harry. États-Unis, 2003, 98 minutes.

MARTIN BILODEAU

Michael Alig est une figure légendaire de la scène underground new-yorkaise. Il ne chantait pas, ne dansait pas, ne posait pas pour Warhol. En vérité, son unique talent consistait à improviser des soirées costumées dans les endroits les plus incongrus de la Grosse Pomme (*fast-food*, quai de métro, boîte de dix-roues, etc.) et à dicter la mode du jour 15 minutes avant que celle-ci ne s'épuise. Après les punks, avant les raves, ce bisexuel issu des profondeurs de l'Indiana a fait la pluie et le beau

temps pendant quelques années sur le Manhattan endormi avant de mettre fin à sa carrière en assassinant son dealer.

Fenton Bailey et Randy Barbato avaient déjà rapporté son histoire dans un documentaire, *Party Monster*, datant de 1998. Ils en font le sujet de leur premier long métrage de fiction éponyme — produit entre autres par la reine du cinéma indépendant, Christine Vachon (*I Shot Andy Warhol*, *Far From Heaven*) — non sans avoir au préalable demandé à l'ami et mentor d'Alig, James St-James (Seth Green), de coucher son histoire sur papier. Son roman, *Disco Bloodbath*, constitue le point de départ de cette comédie complaisante et bêtement futile qui restitue la forme du personnage (défendu par Macaulay Culkin, étonnant) sans remuer grand-chose du fond.

Un vrai gaspillage quand on pense que les cinéastes avaient en main tous les attributs d'un bon film: des héros atypiques et révélateurs des errances de leur époque, un parcours singulier à travers lequel tout un monde

nous est révélé ainsi que des thèmes et des enjeux riches (l'abandon, la trahison, la pénitence, l'arrogance et la soif de succès instantané) pour transcender l'anecdote.

Or, de la même façon qu'ils ont laissé James St-James raconter l'histoire à leur place, Bailey et Barbato ont laissé le film se faire sans eux. Où est leur regard dans ce fouillis d'images bricolées à la hâte? Quelle est la pertinence de raconter cette histoire en cet instant précis de l'histoire du monde? Quels sont les enjeux fondateurs de leur projet? Autant de questions vaines qui nous traversent l'esprit en regardant sur l'écran ce bal costumé «transgenre» qui n'a d'audacieux que l'apparence et au milieu duquel, comme pour consolider cette impression, apparaît parfois Marilyn Manson.

Concerts de musique de chambre *Allegria* 23^e saison

piano Dorothy Fieldman-Freiberg
violon Nadia Francavilla
alto Yukari Cousineau
violincelle Katherine Skorzewska
contrebasse Reuven Rothman
Œuvres de Mendelssohn, Martinu & Schubert

jeudi 30 octobre, 20 heures
Salle Redpath, Université McGill

Entrée libre
En vertu d'une entente avec la Fédération Américaine des Musiciens (F.A.M.), les compagnies de disques s'abstiennent en partie de promouvoir la musique active, par la remise de la Guide des Musiciens du Québec.

LES BORAÉDES Saison 2003-2004
Francis Colpron - directeur artistique

LA ROME DES PRINCES

31 OCTOBRE 2003 :: 20h00
Concertos et sonates de Corelli, Scarlatti, Pasquini et Handel

MESLANGES HARMONIQUES

30 JANVIER 2004 :: 20h00
Danses, fantaisies et chansons aux instruments de Lejeune, Guédon, Du Caurroy et Prætorius

INVENZIONI STRAVAGANTI

26 MARS 2004 :: 20h00
Canzonas, sonates et toccatas italiennes des débuts du Baroque

SOURIRE FRANÇAIS

21 MAI 2004 :: 20h00
Humour en musique: Mouret, Corrette et Racot de Granval avec Isabelle Desrochers, soprano et Daniel Thonon, vièle à roue

NOUVEAUTÉ :: ACIS & GALATEA DE HANDEL
CD double :: ATMA Classique

BILLET SIMPLE 23\$:: 18\$:: 12\$
PASSEPORT* 98\$:: 78\$:: 50\$

*Un passeport donne droit à cinq entrées de votre choix

Les concerts auront lieu à la Chapelle Notre-Dame-de-Bon-Secours 400, rue St-Paul Est, Vieux-Montréal

Pour information et passeports: LES BORAÉDES DE MONTRÉAL

T: 514.634.1244 :: www.boreades.com :: info@boreades.com



Orchestre symphonique de Laval



La Flûte Enchantée

Marc-André Coallier

Animateur / Animateur: Marc-André Coallier
Chef / Conductor: Jean-François Rivest

Le dimanche 9 novembre 2003 à 14 h
Sunday, November 9, 2003 at 2:00 p.m.

Salle André-Mathieu - 475, boul. de l'Avenir, Laval

Les concerts sont précédés d'une causerie avec Jean-François Rivest, à 19h15

At 7:15 p.m. a pre-concert talk with the conductor Jean-François Rivest

www.osl.qc.ca Information: 450 978-3666

Billetterie: 450 667-2040 Admission: 514 790-1245

Adulte 15\$ Enfant 10\$

Nouvel Ensemble direction Lorraine Vaillancourt
Moderne

CONCERT DE MUSIQUE ESPAGNOLE I
Autour de Francisco Guerrero (1951-1997)

LE MERCREDI 29 OCTOBRE 2003, 20 H
Ars Combinatoria (1979-80)

Concerto de chambre (1978)

Delta Cephei (1991) DE FRANCISCO GUERRERO

Crispis (2001), *Invarianza* (1999) D'ALBERTO POSADAS

Invernal (1991) DE DAVID DEL PUERTO

Espacios intermedios (2002) DE CARLOS SATUÉ

15^e SAISON SALLE CLAUDE-CHAMPAGNE de l'U de M 220, Avenue Vincent-d'Indy, Montréal INFORMATION (514) 343-5962 www.nem.umontreal.ca

BILLETS 20\$, 10 \$ (étudiant, aîné)
RÉSEAU ADMISSION 514-790-1245 ou 1-800-361-4595 admission.com

Logos of sponsors: Québec, Canada, Université de Montréal, LE DEVOIR

Cinéma



Dans le documentaire de Sam Green et Bill Siegel, les anciens membres du clan rouge Weather Underground, aujourd'hui paisibles et rangés, reviennent sur leur passé 30 ans plus tard, parfois avec réticence.

SOURCE CINÉMA DU PARC

Autres temps, autres mœurs

THE WEATHER UNDERGROUND

Réalisation: Sam Green et Bill Siegel. Images: Federico Salsano et Andrew Black. Musique: Dave Cerf. États-Unis. Documentaire. Au Cinéma du Parc.

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Les États-Unis se passionnent depuis quelque temps pour leur passé agité des années 60 et 70, comme s'ils redécouvraient soudain et avec stupeur avoir été révolutionnaires en des jours moins mornes. Le captivant *The Weather Underground* participe de cette réappropriation des cris de protestation d'une génération

qui ne faisait pas qu'étudier sur les campus, mais qui montait violemment aux barricades.

Les membres du Weather Underground, un groupe révolutionnaire issu du Students for a Democratic Society, avaient déclaré à la fin des années 60 et jusqu'au milieu des années 70 la guerre à leur propre gouvernement et multipliaient les interventions musclées. Ils tiraient leur nom de la chanson de Bob Dylan *Subterranean Homesick Blues*, qui disait: «You don't need a weatherman to know which way the wind blows.»

En 1969, les membres du Weather Underground, à la tête d'une manifestation géante, ont vandalisé un centre commercial de Chicago. En 1971, ils ont fait exploser un plancher du Capitole, mais leur haut fait le plus mémorable demeure l'évasion planifiée et exécutée du pape du LSD, Timothy Leary, emprisonné pour possession de stupéfiants.

En fond de scène de leurs coups d'éclat: la guerre au Vietnam et le racisme antinoir à l'origine du mouvement des Black Panthers. Sexe, drogue, rock'n'roll et libération politique. Ça s'est joué sur fond d'époque, et les leaders se sont un à un rendus aux autorités à la fin des années 70 quand le climat social a changé. Ils étaient contestés même en leur temps pour avoir embrassé l'action violente, pourchassés par le FBI.

Sam Green et Bill Siegel, les auteurs du film, avaient l'impression que l'histoire de ces luttes soulevait d'importantes questions sur l'Amérique. Par ailleurs, toute une jeune génération ignorait jusqu'au nom de Weather Underground et devait s'approprier l'aventure.

Dans ce passionnant documentaire, les anciens membres du clan rouge, aujourd'hui paisibles et rangés, reviennent sur leur passé 30 ans plus tard, parfois avec réticence. Bernardine Dohrn, Mark Rudd, Brian Flanagan, Bill Ayers, plusieurs figures dominantes du groupe, mais aussi de simples membres expliquent, souvent avec intelligence, à quel point leur propre société violente a engendré leurs actions, à quel point ils se sentaient impuissants face à la guerre au Vietnam et ne pouvaient pas laisser leurs gouvernants massacrer autant d'innocents en Asie. Des images d'archives, des photos et des documents du FBI achèvent de réveiller le passé.

Quel document fascinant! Fascinant parce qu'il éclaire le contraste de hier à aujourd'hui entre conflit au Vietnam et guerre en Irak, cette dernière suscitant aux États-Unis plus de passivité qu'autre chose. Le malaise de quelques anciens dirigeants du Weather Underground en dit long aussi sur le changement des valeurs. Si certains se sont recyclés dans l'action communautaire, la plupart ont abandonné les luttes et réintégré le système qu'ils avaient tant combattu. La violence ne signifie plus la même chose depuis le 11 septembre 2001: elle rime maintenant avec terrorisme pur. Autres temps, autres mœurs.

Les documentaristes sont parvenus à démontrer, avec tous ces regards en arrière et tous ces témoignages, que les mouvements de résistance avaient de justes causes à défendre et que la torpeur actuelle avalise des injustices d'État. Le film laisse le spectateur avec une nostalgie supplémentaire des sixties.

EN BREF

Sur le seuil
acheté
par Miramax

(PC) — Le cinéma québécois fait une nouvelle percée sur le marché américain. Les droits du film *Sur le seuil*, d'Eric Tessier et Patrick Sénécal, viennent d'être achetés par le géant d'Hollywood, Miramax. *Le Journal de Montréal* avance que la compagnie, un des plus importants studios hollywoodiens, a l'intention d'en refaire une nouvelle version destinée au public américain. Miramax est la même maison qui a acheté *Les Invasions barbares* pour le distribuer aux États-Unis. Ce n'est pas la première fois qu'un studio américain acquiert les droits d'un film québécois pour en refaire sa propre version. Il y a eu, par exemple, *Louis 19*, devenu *Ed TV*, et *Liste noire*, devenu *Black List*.



Et participez au
CONCOURS
Week-end culturel à Québec!

Amateurs d'art et de culture, d'histoire et de bonne chair, la région de Québec vous offre tout un univers culturel! Participez au concours *Week-end culturel à Québec* et vous pourriez gagner des heures de découvertes et de plaisir!

À GAGNER: deux week-ends culturels à Québec d'une valeur totale de 2 400 \$.

Imaginez, un week-end à Québec pour deux personnes les 21, 22 et 23 novembre 2003!

Le prix comprend:

- le transport aller-retour par train, en première classe avec Via Rail;
- deux nuits à l'Hôtel Manoir Victoria ou à l'Hôtel Château Laurier incluant les petits-déjeuners et un souper table d'hôte pour deux personnes;
- des billets pour assister au concert de l'Orchestre symphonique de Québec du 22 novembre;
- les visites au Musée de la civilisation, au Musée national des beaux-arts du Québec et à l'Observatoire de la Capitale.

www.viarail.ca
VIA Rail Canada

MANOIR VICTORIA

CHATEAU LAURIER

OSQ
T A I M I

Musée national des beaux-arts du Québec

Québec

Observatoire de la Capitale

Faites vite et laissez-vous prendre au jeu...
le concours se termine le 7 novembre!

Règlement du concours sur www.capitaleculture.com

Québec, ma capitale culture!

Québec

Culture et Communications
Québec

QUÉBEC
Ville et région
TOURISME • CONGRÈS

Culture et télé
pour ne rien manquer

L'AGENDA
chaque samedi

le cinéma pour l'horaire complet, consultez **L'AGENDA**

LE DEVOIR
Cinéma

exCentris
HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

Le tiers-monde en bus climatisé

BEYOND BORDERS

Réalisation: Martin Campbell. Scénario: Caspian Tredwell-Owen. Avec Angelina Jolie, Clive Owen, Teri Polo, Linus Roache, Noah Emmerich. Images: Nicholas Beauman. Montage: Phil Meheux. Musique: James Horner. États-Unis, 2003, 127 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Si, comme on l'entend souvent, le privé est politique, *Beyond Borders*, de Martin Campbell, est assurément le film le plus politique de l'année, au point d'en donner quelques complexes à Costa-Gavras. Par contre, le réalisateur de *Missing* et *Amen* n'aurait peut-être su quoi faire d'Angelina Jolie en version *Vanity Fair* de la missionnaire humanitaire — on est bien loin de mère Teresa... — mais pour Campbell, les famines et les guerres civiles ne sont que des entraves bien commodes à une charmante histoire d'amour.

Beyond Borders ne transgresse jamais les lieux communs et les idées reçues

s'inquiète tout autant du sort du monde que de Nick, dont l'attirance réciproque est le secret le moins bien gardé du film. Quelques années plus tard, Nick utilise la position et la respectabilité de Sarah à l'ONU pour une histoire de trafic d'armes au Cambodge, à l'époque où les Khmers rouges faisaient régner la terreur. Même cette humiliation d'avoir été trompée ne saura ébranler l'admiration de Sarah pour ce médecin sans frontières. Elle est d'ailleurs autorisée à se jeter dans ses bras puisqu'elle a découvert que son mari la trompait...

Le dernier épisode à s'écouler *National Geographic* se déroule en Tchétchénie, au plus fort des combats entre rebelles et soldats russes. Plus rien ne semble l'empêcher de jouer pleinement à la Lara pour son docteur Jivago, remuant ciel et terre pour le sauver, et surtout pour que se concrétise enfin cette passion dont les atermoiements, qui s'étièrent sur près d'une décennie, relèvent autant de l'abnégation que de l'absurde.

Le peuple américain se plaint souvent d'être méprisé par le reste du monde, un monde dont il saisit difficilement les contours. Jo-

lie en représente la plus éclatante et la plus détestable preuve, donnant des leçons de morale à ceux qui s'engagent avec des moyens de fortune, s'insurgeant contre l'injustice tout en refusant d'en voir les causes profondes. D'accord pour verser des larmes de crocodile et emmitoufler des enfants meurtris dans des vêtements griffés, mais pour les véritables leçons de géopolitique, *Beyond Borders* ne transgresse jamais les lieux communs et les idées reçues, reconstituant les grandes tragédies des années 80 et 90 avec un regard de touriste enfermé dans un autobus climatisé.

À défaut d'en savoir plus sur le drame des Éthiopiens, des Cambodgiens et des Tchétchénes — alors que chaque fois plane l'ombre communiste, ce qui n'est pas un hasard, vous en conviendrez... — on contemple la garde-robe tiers-mondienne d'Angelina en se disant que charité bien ordonnée commence par son couturier.



Angelina Jolie dans *Beyond Borders*.

SOURCE PARAMOUNT PICTURES

L'Abitibi se fait son cinéma
La 22^e édition du Festival du cinéma international en Abitibi-Témiscamingue se déroule du 25 au 30 octobre

ODILE TREMBLAY
LE DEVOIR

Jacques Matte s'avoue content de pouvoir aller de l'avant, en ces années troubles, avec son festival de cinéma. Depuis 22 ans, il dirige le rendez-vous de films à Rouyn-Noranda, aux côtés de Guy Parent et Louis Dallaire. Or le Québec culturel traverse une période de turbulence ces temps-ci. En Abitibi, il y a eu des grèves, et les conditions économiques ne sont pas trop florissantes. Du côté de l'État, l'heure est aux restrictions. Alors, la subvention du ministère du Tourisme a diminué. Les commanditaires se font moins généreux. Un huitième environ du budget du festival a fondu. Il a fallu couper ici et là, dans les tournées régionales notamment. Aujourd'hui, Line Beauchamp, la ministre de la Culture, vient rencontrer tout le monde à Rouyn, avec des annonces à faire, sans doute. Là-bas, tout le monde l'espère.

Depuis 22 ans, il roule bien sur ses rails, ce festival abitibien qui démarre aujourd'hui et se poursuit jusqu'au 30 octobre. Les salles sont pleines, le jeune public a ses propres programmes qui lui permettent de joindre les rangs des cinéphiles lorsqu'il entre à l'âge adulte: 14 000 entrées environ pour les projections au Théâtre du Cuivre, 20 000 si on inclut la participation aux ateliers et aux activités éducatives. Un franc succès régional.

«Le gouvernement est conscient de l'importance du festival, estime Jacques Matte. On est devenu une institution en région et un exemple pour les jeunes qui ont envie de démarrer des projets. Ceux qui sont partis vivre à Montréal reviennent à Rouyn pour l'occasion. Il y a une fragilité culturelle chez nous. Montréal exerce une telle force d'attraction, alors, oui, il faut accorder au festival son importance parce qu'il constitue aussi un pôle et qu'il est une source de fierté.»

Pas évident de recruter des primeurs pour un rendez-vous de films dans la capitale du cuivre. «On passe forcément après le FFM, Toronto, le FCMM, explique Jacques Matte, mais notre but est surtout de diffuser du cinéma dans une région qui a envie de voir du cinéma. De fait, la solution au problème de diffusion des films passe par les projections en dehors des grandes villes.» Miracle! On retrouvera au festival abitibien des primeurs mondiales et nord-américaines tout de même: 18 en tout. Le film d'ouverture, *Marche et rêve! Les homards de l'utopie*, de Paul Carpita, une comédie provençale sur fond de solidarité ouvrière et de réflexion sur l'industrialisation, n'a jamais été présenté chez nous. «Ça fait un beau départ



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Malgré la difficulté à dénicher des primeurs, Jacques Matte, qui dirige le grand rendez-vous cinématographique de Rouyn-Noranda, promet quand même quelques belles surprises.

avec un film ensoleillé et très beau aux accents de Pagnol.» Première nord-américaine aussi pour le dernier film du Français Jean Becker, *Effroyables jardins*, avec Jacques Villeret, André Dussolier et Thierry Lhermitte.

Premières québécoises

Jacques Matte se dit surtout fier des premières québécoises: *Ma voisine danse le ska*, de Nathalie Saint-Pierre, et la comédie *Nez rouge*, d'Éric Canuel, présentée en clôture. «Et puis, un paquet de jeunes cinéastes viennent présenter de très bons courts métrages: L'Écrivain public, d'Alain Jacques, Noël Blank, de Jean-François Rivard.»

Le lancement chez nous de *Madame Brouette*, de Moussa Sene Absa, une coproduction associant le Québec, le Sénégal et la France, prend aussi le tremplin du festival d'Abitibi. Serge Fiori et Majoly, derrière la musique du film, ont remporté un Ours d'argent à Berlin. Ils seront là-bas aux côtés du cinéaste et des interprètes. Le producteur Rock Demers en profitera pour remettre l'Ours d'argent aux lauréats. Une cinquantaine d'invités sont attendus.

Aux yeux de Jacques Matte, le festival ne s'arrête pas à ses six jours d'activité. «Le reste de l'année, il donne envie aux gens de retourner au cinéma et de voir de nouveaux spectacles. Deux soirs par semaine, il y a les séances de Ciné-qualité. D'autres festivals, comme celui de la musique émer-

gence, qui a eu sa première édition à la fin août, sont apparus dans sa foulée. Les professeurs de cégep et d'université poussent leurs étudiants à aller voir des films, des spectacles et des pièces de théâtre. On s'inscrit dans un tout, mais on stimule notre monde à faire des choses.»

★ **CINÉMA** ★
SEMAINE DU 25 AU 31 OCTOBRE 2003

Les **NOUVEAUTÉS** et le **CINÉMA** en résumé, pages
★★★★★★ **46** à

La liste complète des **FILMS**, des **SALLES** et des **HORAIRES**, pages
★★★★★★ **74** à

dans **L'AGENDA culturel**

MENTION SPÉCIALE DU JURY POUR MEILLEUR SCÉNARIO
FESTIVAL INTERNATIONAL NOUVEAU CINÉMA NOUVEAUX MÉDIAS MONTRÉAL 2003

«★★★ 1/2 Un audacieux mélange de vrai et de faux.»
Jérôme Delgado - La Presse

«(Claude) Fortin, le bon magicien.» «...touchant et drôle...»
Martin Blouin - Le Devoir Maxime Demers - Journal de Montréal

«Ne ratez pas la chance de rire un grand coup devant tant d'autodérision.»
Stéphane Larouche - Voir

«...un film tantôt drôle, tantôt émouvant, tantôt caustique, qui sait nous garder sur le qui-vive, à la manière d'un suspense.»
Gilles Carignan - Le Soleil

écrit par Claude Fortin et Serge Laprade

100% BIO
une mésaventure biographique
avec Serge Laprade et Claude Fortin

un film de Claude Fortin

www.cinemalibre.com

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE
VERSION ORIGINALE FRANÇAISE AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS

EX-CENTRIS 3336, boul. Saint-Laurent, MtL Billetterie (514) 847-2206 CINÉMA PARALLÈLE

tous les jours: 13h00 - 15h00 - 17h15 - 19h15 - 21h15



LE FESTIVAL DU MONDE ARABE DE MONTRÉAL EN COLLABORATION AVEC LE MAI PRÉSENTE

L'ŒIL ET LA NUIT *fma mai*
TROIS CHORÉGRAPHIES DE MOTAZ KABBANI

INTERPRÈTES: MARIE-CHANTAL ANCTIL DANIELLE AWAYS
KAREN DUPLESSIS MYRIAM FARGER CINDY GURUNLIAN
SHEILA RIBEIRO NANCY RIVEST

MUSIQUE: CLAUDE DEBUSSY MICHEL DESJARDINS
CHARMAINE LEBLANC IGOR STRAVINSKY KIA TABASSIAN

VENDREDI LE 31 OCTOBRE 2003 À 20H00

CENTRE PIERRE-PÉLÉADEU - SALLE PIERRE-MERCURE
300, DE MAISONNEUVE EST - ADMISSION (514) 798-1245

LE DEVOIR

Cinéma

ENTREVUE

L'une tend, l'autre joue

La rencontre cinématographique la plus inattendue de la décennie a donné lieu à un des films les plus singuliers de l'année. Dans *In The Cut*, Jane Campion se dépasse, Meg Ryan se surpasse et les deux se rencontrent pile poil au milieu.

MARTIN BILODEAU

film de Toronto, où *In The Cut* a fait l'objet d'une soirée de gala.

Le cinéma de Jane Campion a quelque chose d'organique. On y cause, on y pense, mais la tension est permanente et la chair, dominante. Celle de ses héroïnes, avant tout. Qu'elles soient tombées sous les feux de la normalité (*Un ange à ma table*), abandonnées aux intempéries de la nature (*La Leçon de piano*) ou offertes aux prédateurs de leur temps (*Portrait de femme*), à contre-courant et courageuses, toutes possèdent le don précieux de l'abandon.

L'héroïne de son sixième long métrage, *In The Cut*, est, en ce sens, son héroïne la plus kamikaze. Franny Avery, défendue par Meg Ryan — en remplacement de Nicole Kidman, qui a néanmoins produit le film —, est une prof d'anglais célibataire et taciturne. Dans son horizon: une amie, sa déléguée demi-sœur (Jennifer Jason Leigh) et une passion, les néologismes. Malheureuse au fond, elle apparaît en surface immunisée contre la souffrance. Enfin, jusqu'à ce qu'un tueur compulsif entre en action dans son quartier. Son tête-à-tête avec le détective du NYPD chargé de l'enquête (Mark Ruffalo) tournera au corps-à-corps. «*Franny s'est retirée en elle-même, où elle s'isole de toute expérience nouvelle. Le film raconte comment le monde s'impose à elle et force les murs de sa solitude*», a raconté Meg Ryan lors de son passage au Festival international du

Inspirée par l'inattendu

Film cru sur le chaos urbain et les chairs qui s'entrechoquent, ce polar psychologique inspiré du roman de Susanna Moore (coscénariste du film avec Campion) a été tourné caméra à l'épaule, dans des lieux sombres ouvrant sur des perspectives incomplètes, la lentille agissant sur la surface des choses comme la truffe d'un sanglier sur le sol. «*Le film a pour thème la nécessité d'être à l'affût des choses qui se présentent*», expliquait Jane Campion à Toronto. «*C'est pourquoi nous avons décidé, dès le début, d'approcher le sujet de la même façon, c'est-à-dire avec une caméra plus observatrice, qui suit les mouvements des acteurs*». Lesquels acteurs étaient à la fois ouverts à l'expérience et totalement surpris par le résultat. «*Avec la directrice de la photo (Dion Beebe), Jane criait "moteur" et partait à la chasse aux images*», raconte Meg Ryan, habituée aux films traditionnels, la plupart du temps tournés de façon rationnelle et organisée. «*Elle a complètement fait fi de la grammaire d'usage. Il m'arrivait de lui demander: "Quand est-ce qu'on tourne le gros plan?" Elle me répondait: "Mais je l'ai déjà."*»

En apparence instinctive et improvisée, la mise en scène de *In The Cut* est au contraire minutieusement orchestrée, structurée, équilibrée. La cinéaste néo-zélandaise ne



SOURCE JAMES BRIDGE

Meg Ryan défend Franny Avery, l'héroïne du dernier long métrage de Jane Campion, *In The Cut*.

laisse rien au hasard, mais s'inspire de l'inattendu. La ville de New York, et plus précisément le Lower East Side de Manhattan, a largement déterminé la plastique du film. «*Je suis fascinée par cette ville et j'ai cherché à la regarder à travers la fenêtre d'une histoire. Je voulais que la ville et l'histoire s'imbriquent parfaitement l'une dans l'autre*».

On pourrait en dire autant de ses deux principaux personnages, que tout sépare et dont la passion inattendue est illustrée sans faux-fuyant à travers des scènes d'amour torrides. Et pour cause: la sexualité, dans *In The Cut*, est à la fois le boulet de Franny et son tic

de sortie, ce qu'elle craint le plus et ce vers quoi elle court. Quant au détective un peu macho qui lui donne le change, Campion le voulait rustre comme dans le roman, sans vernis, mais sincère dans son désir, largement exprimé, de donner satisfaction à sa partenaire. Bâtons d'encens, kamasutra et autres stimulants ont alimenté le tournage des scènes érotiques. «*Jane est peut-être allée un peu loin dans les explications*», reconnaissait timidement Mark Ruffalo lors de sa rencontre avec la presse.

Vive d'esprit, curieuse, Meg Ryan, 43 ans, avoue pour sa part aimer la violence avec laquelle leurs

corps se joignent. «*Ils baisent sans préambule, puis ça remonte jusqu'au baiser, qui survient à la fin*», s'étonne encore la reine de la comédie romantique, pour qui ce personnage constitue un risque, mais aussi — et c'est ce qui l'a tentée — un passeport pour les grands rôles qu'on la croyait trop mignonne pour jouer. Sans renier les *When Harry Met Sally* et autres *You've Got Mail*, elle reconnaît en entrevue avoir attendu pareil rôle toute sa vie et s'être battue bec et ongles pour l'obtenir. «*C'est un film dans l'esprit de ceux qu'on faisait dans les années 70. C'est tellement honnête, cru, nouveau. C'est un film de genre, mais*

pas tant que ça; c'est avant tout une étude de personnages et de thèmes.»

À Toronto, où l'accueil fut partagé, *In The Cut* a fait parler de lui pour deux raisons: la performance de Ryan, étonnante dans ce contre-emploi, et les scènes érotiques, qui ont fait à la fois tiquer et saliver la «*Canadian press*». Campion avait une réponse toute prête: «*Pour tout le monde, il n'y a que deux enjeux ici-bas: survivre et procréer. Quels que soient nos sentiments par rapport au second, chacun doit composer avec ce besoin. Tout ce qu'on fait, dit, pense, est fonction de ces deux enjeux*».

La Leçon de piano a déjà montré la disposition de Campion à aborder la sexualité sans détour. Le roman de Susanna Moore l'a inspirée dans son désir d'aller encore plus loin dans son illustration. «*Je ne pense pas avoir jamais lu quelque chose d'aussi étonnant dans la façon de parler de la relation sexuelle. C'est une œuvre de genre très moderne, avec une femme très moderne au centre, qui de plus n'a rien d'une sotte*».

Jane Campion n'aurait jamais permis qu'il en soit autrement. La cinéaste de 49 ans a horreur des compromis, aussi a-t-elle l'habitude d'énumérer et de justifier ceux auxquels elle consent. La fin du roman, par exemple, serait beaucoup plus noire que celle du film. «*C'est évident pour tout le monde que le film n'aurait jamais été financé s'il avait fallu garder la fin telle qu'elle est dans le roman. Une fois qu'on a pris la décision de faire un film à partir de ce livre, il nous a fallu trouver des arguments pour convaincre*». Lui reste à convaincre les spectateurs d'aller voir *In The Cut*, tâche à laquelle je me sens privilégié de l'aider.

★★★★★
«UN FILM LUMINEUX, PERSONNEL, TOUCHANT... DRÔLE.»
MARIE-CHRISTINE BLAIS, LA PRESSE

★★★★★
«UNE RÉUSSITE!»
CLAUDE DESCHÊNES, RADIO-CANADA

★★★★★
JOHN GRIFFIN, THE GAZETTE

"PRÉPAREZ-VOUS À VOIR UN GRAND FILM!"
PASCALE NAVARRO, RADIO-CANADA

«C'EST À VOIR! C'EST UN MUST!»
CATHERINE VACHON, SALUT BONJOUR!

«BRILLANT! UN FILM ADMIRABLE!»
MICHEL COULOMBE, RADIO-CANADA

ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM MEDIA PRINCIPIA FILMS FCL PRÉSENTENT

LA FACE CACHÉE DE LA
LUMÈRE

UN FILM DE ROBERT LEPAGE

AVEC
ROBERT LEPAGE ANNE-MARIE CADIEUX MARCO POULIN CÉLINE BONNIER GREGORY HLADY
YVES AMYOT RICHARD FRÉCHETTE ERIKA GAGNON SOPHIE FAUCHER LORRAINE CÔTÉ

PRODUCEURS
BOB KRUPINSKI MARIO ST-LAURENT DANIEL LANGLOIS ROBERT LEPAGE

BENOIT JUTRAS JEAN LE BOURDAIS RONALD PLANTE, CSC MARTIN LAUZON
PHILIPPE GAGNON PAUL CAUFFOPÉ MARIE-CHANTALE VAILLANCOURT MARIO RODRIGUE
LOUIS GIGNAC FRANÇOIS SENNEVILLE PIERRE BOUCHARD JACQUES BENOIT ROBERT LEPAGE

FILMS
ECL

PRINCIPIA

1057
1057

1057
1057

PRÉSENTÉMENT À L'AFFICHE!

CINÉPLEX ODÉON
QUARTIER LATIN

CINÉMA Beaubien
2396, Beaubien E. 721-9060

CINÉPLEX ODÉON
BOUCHERVILLE

MAISON DU CINÉMA
SHERBROOKE

VERSION ORIGINALE FRANÇAISE
AVEC SOUS-TITRES ANGLAIS

EX-CENTRIS 514.847.2204

www.allianceatlantisvivafilm.com